

**MOUVEMENTS ET COMMERCE DES BOVINS  
DANS LA REGION DE MANDOTO  
(MOYEN-OUEST DE MADAGASCAR)**

par JEAN-PIERRE RAISON

A 120 kilomètres à l'ouest d'Antsirabe, 130 kilomètres de Miandrivazo, qui marque à l'Ouest la terminaison des plateaux du Moyen-Ouest malgache et le début des terres sédimentaires de l'Ouest, Mandoto, chef-lieu d'un canton vaste (3 000 km<sup>2</sup>) et encore médiocrement peuplé, occupe une position de transition. Certes, vingt-cinq kilomètres après Antsirabe, déjà, le spectacle change brutalement : c'est d'abord la disparition du paysage volcanique de cônes et de coulées; tandis que les panoramas s'élargissent sur de vastes surfaces aplanies, démembrées par un lacs de vallons en bois de renne, souvent invisibles de la route, les surfaces rizicoles se restreignent et disparaissent les multiples traces d'aménagement des versants en « rideaux », souvent abandonnés aujourd'hui, qui caractérisent la région de Betafo. La prairie de graminées s'étend à perte de vue, mais elle est peu à peu grignotée par les agriculteurs qui s'établissent en un semis de petits villages de 60 à 80 habitants. A l'ouest de Mandoto, par contre, avant d'atteindre l'îlot de peuplement relatif que constitue le Betsiriry (région de Miandrivazo), s'étendent des zones pratiquement vides, où n'existent, en dehors des campements bara, que de rares gros villages, le long de la route nationale 34, vestiges d'une ère minière révolue, repliés sur eux-mêmes dans un monde où règne encore, sinon l'insécurité, du moins l'inquiétude. Si, à l'Est, l'économie pastorale est aujourd'hui peu à peu relayée par la mise en valeur agricole, vers l'Ouest, à dix kilomètres de Mandoto, les champs de « tanety » (1) disparaissent pratiquement, seuls certains vallons sont cultivés, et, plus loin, une part des riches terrasses de décrue de la Tsiribihina : le zébu est maître de l'espace.

(1) « colline » : le champ de « tanety », sur le sommet des plateaux, s'oppose aux rizières des bas-fonds, et aux champs de « baiboho » sur les bas de pentes; les plateaux étaient traditionnellement réservés à l'élevage.

O. R. S. T. U. M. - J. O. N. S. Documentaire

N° : 7722 ex 1

Cote : B

Cette position de contact entre deux mondes différents n'est pas propre à Mandoto : une série de villes ou de bourgades jalonne la « frontière » ; c'est, plus au Nord, Tsiroanomandidy, au Sud Ambatofinandrahana, Ikalamavony, Ihoisy. Il n'est pas surprenant que se déroule de préférence en ces lieux le négoce de la seule production rurale qui, par le jeu des complémentarités régionales et par sa capacité de déplacement autonome en tous terrains, puisse jusqu'à présent ici faire l'objet d'un

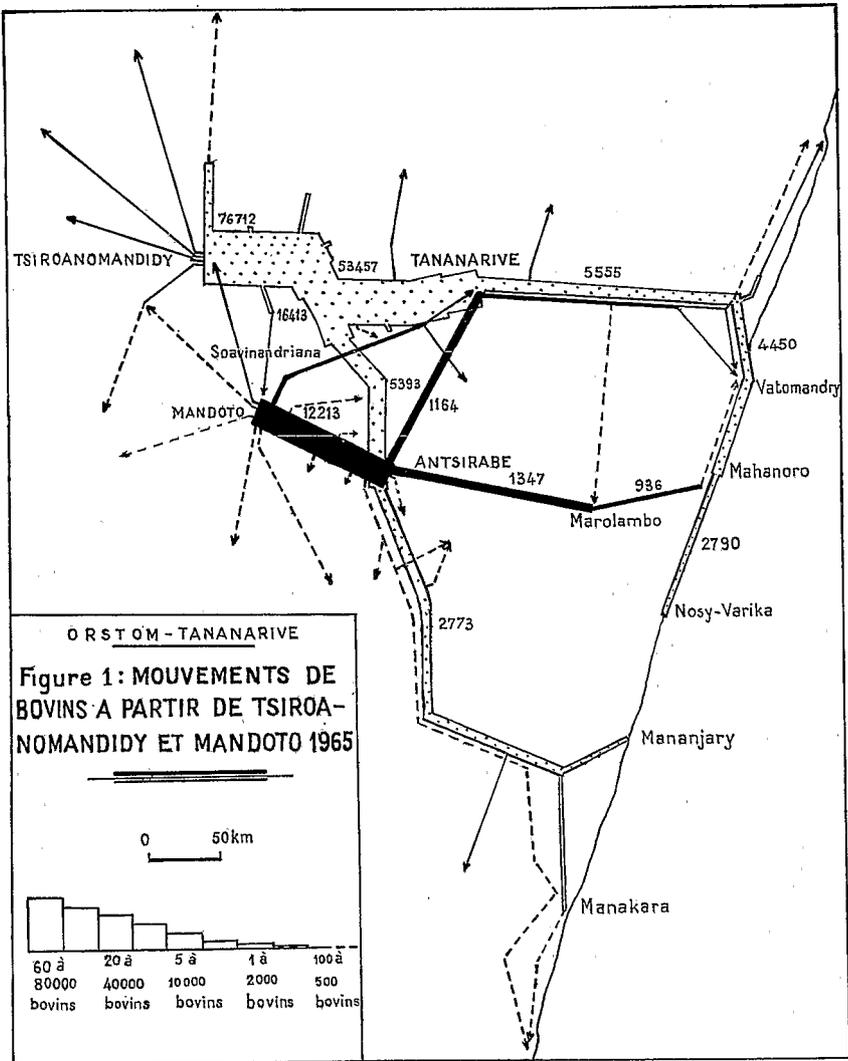


FIG. 1.

trafic à grande échelle: le bœuf. Le marché de Tsiroanomandidy est depuis longtemps connu et a déjà fait l'objet d'études: il est de loin le plus important puisque, de cette ville, sont partis en 1966 82 803 bovins, pour la plus grande part en transit, et destinés surtout à la région tananarivienne. On cite aussi couramment les marchés d'Ihoso et d'Ambalavao où sont négociés les bœufs venus du pays bara; nul n'a, à notre connaissance, jamais parlé de Mandoto. Son marché ne fait pourtant pas mauvaise figure dans l'ensemble: en 1965, 6 673 bovins ont quitté Ihoso (10 784 en 1964) et 11 174 Ambalavao contre 10 272 en 1964, alors que pour ces mêmes années les sorties de Mandoto sont de 14 719 et 15 903 bêtes (1). Ce flux en direction de l'Est, Hauts Plateaux et côte, qui n'est porté sur aucune carte, est donc de grande importance sinon encore à l'échelle nationale, du moins au niveau des échanges inter-régionaux. Des documents assez abondants nous permettent heureusement de l'étudier, en fondant sur des éléments chiffrés nos observations personnelles (2).

\*

\*\*

#### Les documents utilisés et leur valeur statistique

Le point de départ de notre travail a été la consultation d'un document propre à Madagascar, les *passports de bovidés*. Pour lutter contre les vols de bœufs, et pouvoir contrôler la circulation de bêtes dont il était jusqu'alors difficile de savoir si elles étaient entre les mains de leurs légitimes propriétaires, pour des motifs fiscaux aussi, l'administration a de longue date imposé pour toute bête sortant de son canton de domicile la possession d'un document délivré dans les chefs-lieux de canton. Les passeports de bœufs, établis sur des cahiers à souche de 47 feuillets, sont divisés en trois parties égales et séparables, portant les mêmes indications: le talon demeure au chef-lieu de canton, un exemplaire est remis au propriétaire ou à la personne chargée du transport, un autre, le « duplicata », doit être envoyé par l'administration au chef-lieu de canton de destination pour permettre un contrôle à l'arrivée (3). Les indications portées sur ce docu-

(1) Tous ces chiffres résultent du dépouillement des passeports de bœufs.

(2) Ce travail a été réalisé à l'occasion d'enquêtes sur l'immigration et la mise en valeur agricole en Moyen-Ouest, au Centre O.R.S.T.O.M. de Tananarive, dans le cadre d'un thème général de recherches sur « la colonisation agricole des terres neuves ».

(3) Ce contrôle n'est en fait jamais effectué systématiquement; suivant une filière administrative compliquée, les duplicatas n'arrivent pas toujours à destination. Nous verrons plus loin d'autres obstacles à leur utilisation.

ment sont les suivantes : nom du titulaire du passeport, domicile légal et numéro de sa carte d'identité, éventuellement nom du propriétaire pour qui est effectué le transport, nombre de bovins et ventilation par classes (taureaux, bœufs coupés, vaches, taurillons, génisses et veaux), nombre de conducteurs, destination, itinéraire et date d'établissement du document. De plus, au passeport est jointe l'énumération, parfois interminable, des bêtes, avec leur signalement, pelage et marques. Par son contenu, le document peut donc nous fournir des renseignements très précieux sur l'importance et les modalités des mouvements du bétail à travers l'île; reste, avant de l'utiliser, à nous assurer de sa valeur réelle. Beaucoup de mouvements ne risquent-ils pas d'échapper au contrôle? Utilise-t-on, dans la pratique, ces passeports? A cette question, nous donnerons, au moins pour la région que nous connaissons et sauf pour certains types de mouvements, une réponse positive.

Le vol de bœufs, tradition ancienne dans certaines régions de Madagascar, et notamment en Moyen-Ouest, reste pour les paysans une hantise, et leur inquiétude n'est pas encore, hélas! dénuée de fondement. Certes, il est encore des régions où la coutume est telle qu'un vol reste considéré comme une chose normale, et les voleurs comme des individus parfaitement honorables, de vaillants sportifs. Cette attitude, cependant, ne caractérise guère que des groupes essentiellement pasteurs. Voleur un jour, volé un autre: c'est une forme d'échange; mais, devant le fait, le cultivateur a une autre position: son troupeau est moins nombreux, ses bêtes ont, jusqu'à un certain point, une fonction précise (bœufs de trait, bêtes de piétinage, etc.), son effectif en femelles est trop réduit pour permettre un renouvellement rapide de son cheptel et bien souvent il a dû acheter ses bêtes; il n'a guère le temps d'aller traquer les troupeaux des autres, ou rechercher les siens... Sport dans l'Ouest et le Sud, le vol de bœufs est pour le paysan un dommage grave, et il tente de s'en garder; d'où un assez grand zèle de la part des responsables, chefs de hameaux ou chefs de village, pour contrôler les mouvements des bœufs, et réclamer, comme ils en ont le droit, la présentation du passeport. Les marchands de bœufs, bien connus, de leur côté, ne sauraient prendre le risque de s'en passer (1). Est-ce à dire que les chiffres qu'ils déclarent sont rigoureusement exacts? Sans doute pas: il est tentant, vu la rapidité des contrôles sur la route, et l'absence complète de

(1) La faible importance des taxes à l'établissement des passeports dans la province de Tananarive (20 francs de droit fixe et 5 francs par tête) rend la charge supportable et limite encore les fraudes. Dans les provinces de l'Ouest, ces droits sont beaucoup plus forts: 150 et 80 francs pour Tuléar.

vérification au départ et à l'arrivée, de ne déclarer qu'une partie de l'effectif transporté. Certains estiment que 20 % des bêtes sont dérobées au comptage; ce pourcentage nous semble un peu fort, mais, en tout état de cause, si cette réserve nous empêche d'attribuer aux chiffres obtenus une valeur absolue, leur valeur relative et indicative demeure, la fraude étant, grosso modo, la même pour tous en un lieu donné.

Il est sûr, par contre, que nombre de mouvements de bétail se font encore clandestinement, hors même les cas de vol; bien des troupeaux bara, migrant lentement vers le Nord, arrivent sans papier justificatif du canton voisin d'Ambohimanambola au Sud-Est, ou de la sous-préfecture d'Ambatofinandrahana, au Sud, et inversement beaucoup d'autres partent sans passeport, ou bien les passeports portent des chiffres très erronés : ils ne pourront donc nous fournir que des indications qualitatives qui ne sont pas, toutefois, dénuées d'intérêt. Pour l'essentiel, c'est-à-dire les mouvements commerciaux, les passeports à la sortie de Mandoto, et, dans une moindre mesure, à l'arrivée dans ce canton, peuvent nous fournir des renseignements numériques relativement sérieux, et sans doute en est-il de même pour d'importantes régions de Madagascar. Cette opinion, qui fut la nôtre à l'examen des problèmes particuliers de cette région de l'île, est partagée aujourd'hui par tous les experts qui ont eu récemment à traiter des problèmes de la commercialisation du bétail. Il est d'autant plus curieux de constater que, pendant des lustres, ces pièces précieuses furent accumulées dans des armoires, puis jetées, sans que personne se soit soucié de les consulter : signe de cloisonnement entre les services, les passeports, établis par l'administration générale, n'étaient pas utilisés par le Service de l'Élevage pour l'établissement de ses statistiques du commerce des bovins ! (1). La première étude qui utilise systématiquement les passeports est, à notre connaissance, celle de M. Rémy sur l'Ambongo, au Nord-Ouest de l'île (2); depuis lors, M. Lacrouts, dans un important rapport, en a souligné l'utilité (3); ils ont servi de base à l'établissement de prévisions pour le développement du commerce des bovins dans la province

(1) L'administration générale ne s'en servait pas plus dans ses « Monographies » : un rapport de 1957 estime à 80 le nombre des bovins commercialisés chaque semaine à Mandoto en 1956 : l'étude, même rapide, des passeports aurait permis d'obtenir un chiffre plus exact : la moyenne hebdomadaire des expéditions est alors de 134.

(2) RÉMY : « Etude sur la commercialisation et le rapport du zébu dans l'Ambongo », 1961.

(3) LACROUTS, TYC, BERTRAND, SARNIGUET : « Etude des problèmes posés par l'élevage et la commercialisation du bétail et de la viande à Madagascar », 1962.

de Majunga (1); aujourd'hui le Ministère de l'Agriculture multiplie les relevés (2). Notre étude ne prétend donc pas à l'originalité : mais nous avons essayé de la mener un peu plus loin sur un espace limité, d'une part en effectuant des relevés aussi loin que possible dans le passé (3), d'autre part en utilisant certains autres documents statistiques et les résultats d'enquêtes directes auprès de paysans et de commerçants.

Parmi les autres documents dont nous avons pu disposer certains sont déjà bien connus : déclarations d'abattage, statistiques des chemins de fer pour une part du trafic, d'ailleurs faible, au-delà d'Antsirabe. Un autre l'est moins, et est sans doute peu employé : il s'agit des cahiers d'enregistrement des transactions sur le marché. Etabli, une fois encore, dans le dessein de contrôler les bêtes pour éviter les vols, ce document est tenu à Mandoto par plusieurs agents, conseillers communaux ou personnes de confiance, qui notent chaque mercredi, jour de marché, les achats effectués par les paysans du canton, le prix payé et le signalement des bêtes. Ce document n'a toutefois qu'une valeur relative, car l'inscription est facultative, et, d'autre part, il n'enregistre pas les achats effectués par les marchands de bœufs qui résident en dehors du canton (4), alors qu'à Tsiroanomandidy son emploi est général et obligatoire. Ce document, mal rédigé, d'exploitation très longue, mériterait d'être mieux utilisé : dans notre cas, nous ne pourrions malheureusement en tirer que des indications de tendance (5).

(1) VACOMBY : « Etude de la commercialisation du bétail dans la province de Majunga », réalisée par Elakat, 4 tomes, avril 1966.

(2) Nous voulons ici exprimer nos remerciements à M. Niverd, du Ministère de l'Agriculture, à qui nous sommes redevables des relevés statistiques effectués dans un grand nombre de marchés, notamment la province de Majunga, à Tsiroanomandidy, Ambalavao, Ihosy.

(3) Nous n'avons malheureusement pu remonter au-delà de 1953, et jusqu'à 1966 huit années seulement son utilisables (1953, 1955, 1956, 1962 à 1966); encore l'année 1953 est-elle incomplète : nos relevés ne vont que jusqu'au 19 novembre; en fin 1966, l'administration ayant manqué de carnets, les documents font défaut à partir du 23 novembre.

(4) Nous en avons effectué le relevé et l'analyse pour 1966, à partir du mois de mars, date de leur institution; malheureusement un cahier a été égaré si bien que notre étude n'est pas complète. On peut, ici encore, s'interroger sur la valeur du document : d'une part le paysan craint que l'enregistrement soit un moyen de contrôle fiscal, d'autre part, il souhaite pouvoir justifier de ses droits de propriétaire en cas de vol. Sans doute est-il un peu tôt pour se prononcer sur l'intérêt d'un document de ce genre à Mandoto; à Tsiroanomandidy, où les relevés intéressent avant tout les marchands dont l'activité est déjà contrôlée par d'autres pièces officielles, il nous semble pour le moment d'une valeur plus assurée.

(5) Nous n'avons pas utilisé, et non le regrettons, les tickets de marché, que le propriétaire doit prendre pour chaque bête qu'il y conduit : il eût pratiquement fallu exercer un contrôle hebdomadaire, ce qui nous était impossible.

L'enquête directe a porté essentiellement sur les mécanismes de vente au marché et à l'extérieur, les itinéraires des marchands, les ventes des paysans. Elle n'a pas toujours été aisée, spécialement auprès des maquignons : comme ailleurs, le monde des marchands de bœufs est un univers très fermé, qui use de ses signes et de son langage propres, où techniques d'achat, sources d'approvisionnement, débouchés sont des secrets jalousement gardés; souvent, c'est par comparaison avec d'autres marchés que nous avons pu affermir nos connaissances, mais une étude systématique en la matière reste encore à réaliser (1). Avec ses imperfections, toutefois, ce travail devrait pouvoir répondre partiellement à certaines questions. Il doit permettre d'évaluer, avec une précision suffisante, les mouvements d'entrée et de sortie des bœufs à Mandoto ces dernières années; mais son but est surtout d'essayer de montrer dans quelle mesure les mouvements du bétail et l'activité d'un marché de bestiaux du Moyen-Ouest nous renseignent sur la vie de la région où ils se situent, ou comment, plutôt, ce marché est dépendant de l'activité et de la prospérité d'autres zones, s'il est essentiellement un marché de transit. Le Moyen-Ouest malgache est encore généralement considéré comme une région où les bêtes venues de l'Ouest sont engraisées avant d'être revendues sur les Hauts Plateaux : dans quelle mesure, au moins pour Mandoto, cette affirmation est-elle encore fondée aujourd'hui ? Quelle est, d'autre part, l'originalité du marché par rapport à d'autres lieux de transaction placés dans une position comparable et quelles peuvent être ses perspectives d'avenir ?

\*  
\*\*

#### **Mouvements de bovins et mobilité des hommes : la circulation des bœufs d'élevage**

Le canton de Mandoto est le siège de deux types de mouvements foncièrement différents; l'un, qui est de loin le plus important, est de nature commerciale, effectué par des professionnels, marchands patentés ou collecteurs; l'autre, nettement plus faible et moins constant, est le fait de non spécialistes, et n'est pas, du moins en général, destiné à alimenter le circuit commercial: ce sont les sorties de bœufs liées à des phénomènes d'émigration et celles qu'effectuent à leur profit des paysans venus pour quelque temps, ou pour quelques jours seulement,

(1) Ces enquêtes auraient été irréalisables sans la précieuse collaboration de Bruno Ramarorazana, assistant à l'ORSTOM, Tananarive.

à Mandoto. Sans nous étendre sur ces éléments malgré tout secondaires, il nous faut en parler, afin de mieux situer certains caractères de la vie rurale à Mandoto.

Sans connaître la diversité ethnique de certaines autres régions du Moyen-Ouest, comme par exemple la sous-préfecture de Tsiroanomandidy, le canton de Mandoto est actuellement occupé par trois types de population différents par leur origine géographique, mais aussi par leurs activités et la nature de leurs liens avec la région. Les plus anciennement établis ici sont sans doute les originaires des Hauts Plateaux, d'abord des Vakinankaratra d'Ambohimasina et Betafo, puis, venus récemment, des originaires d'Antsirabe, des Merina d'Ambatolampy et des paysans du Nord Betsileo (Fandriana et Ambositra) : possédant jadis de grands troupeaux, ils sont cependant, et de plus en plus, cultivateurs, principalement dans les régions orientale et centrale du canton, la zone qu'ils contrôlent s'effilant vers l'Ouest, telle une flèche, dans l'axe de la route nationale n° 34. Les Bara, arrivés, semble-t-il, en deux vagues, l'une à l'ouest dès les années 1890, l'autre au centre Sud vers 1914, contrôlent grosso modo le reste du canton : quoiqu'ils possèdent des rizières assez importantes, leur richesse essentielle est, comme ailleurs, leur troupeau. La situation des Antandroy, qui ne se sont guère établis ici avant 1950, est assez originale : leur zone d'habitat, nettement délimitée, immédiatement à l'ouest et à l'ouest-sud-ouest de Mandoto, est partagée, par force, avec les originaires des Hauts Plateaux; sans négliger totalement l'agriculture, ils n'ont pratiquement jamais de rizières, se contentent de quelques cultures sèches, et consacrent l'essentiel de leur temps au commerce des bovins.

Aucun de ces groupes, pas même les Vakinankaratra, ne se trouve ici sur la terre de ses ancêtres, et tous sont encore susceptibles de déplacements, soit vers de nouvelles « terres neuves », soit vers leur pays d'origine. Toutefois, l'examen des passeports, comme les enquêtes directes, montrent que l'exportation des bœufs liée à l'émigration est pratiquement le fait du seul groupe bara. Certes, les Antandroy sont eux aussi encore bien peu fixés dans la région, mais, s'ils retournent chez eux (ce qui jusqu'à présent est assez rare), ils y rapportent de l'argent, mais n'y ramènent pas de bêtes. Celles-ci ne sont pas plus chères en Androy, et il est donc inutile d'en acheter ici et de leur faire courir les risques d'un long voyage. Au demeurant, le bœuf d'Androy est assez différent du bœuf de l'Ouest et du Moyen-Ouest; il est plus grand, de charpente plus forte : dans une société où les bêtes sont largement jugées à l'apparence, les

bœufs de Mandoto risqueraient de faire piètre impression. Les Bara, eux, quoique arrivés anciennement, sont encore mobiles, et une fraction d'entre eux tend à poursuivre un mouvement de migration de proche en proche en direction du Nord par Belobaka et Morafenobe. Une part des troupeaux qu'ils mènent avec eux nous est signalée par les passeports : ainsi, en 1966, ils indiquent 643 bêtes sorties et 10 troupeaux à destination de la région de Tsiroanomandidy. Ces départs sont généralement groupés, car plusieurs familles du même hameau, voire un hameau entier, émigrent : ainsi, pour l'année concernée, 288 bêtes ont quitté le petit hameau d'Amparihikaolo (1) avec quatre familles, soit pratiquement la totalité de la population. 1966 est une année-record, et l'émigration officielle des bovins vers le Nord peut tomber à des niveaux nettement plus bas (69 bêtes en 1955). Certes, la dissimulation doit être considérable chez les Bara, mais cette restriction ne peut que nous amener à souligner la prédominance du mouvement bara, en direction du Nord et du Nord-Ouest qui, entre 1953 et 1966, affecte près de 50 % des bovins déclarés; d'autres se déplacent vers l'Ouest (région de Miandrivazo surtout) ou retournent vers le Sud, soit seulement dans la région d'Amborompotsy où leur groupe est depuis longtemps établi, soit véritablement vers leur pays d'origine, par Ambalavao et Ihosy. Dans tous les cas, les caractères sont les mêmes : tendance au déplacement par hameaux familiaux, ou éclatement de ces hameaux qui peuvent disparaître complètement par des départs dans plusieurs directions; composition constante de ces troupeaux, qui sont nettement des troupeaux d'éleveurs, à forte prédominance de femelles et de jeunes. Pour l'année 1966, la composition moyenne des troupeaux bara émigrés vers Tsiroanomandidy est la suivante : taureaux : 1,5 %; bœufs : 11,3 %; vaches : 34,6 %; taurillons : 8,7 %; génisses : 19,8 %; veaux : 24,1 % (2). Enfin, ces déplacements s'effectuent, dans leur grande majorité, à la fin de la saison sèche et au début de la saison des pluies : 64 % des départs ont eu lieu d'août à octobre entre 1953 et 1966. Cette saison semble pourtant peu favorable, en raison des difficultés d'alimentation du bétail : son choix ne se justifie que pour des migrations à courte distance, vers un lieu déjà connu. On part la récolte faite, et on arrive pour préparer de nouvelles rizières.

(1) Ce hameau comptait 28 habitants en 1963 (enquête B.D.P.A.).

(2) Ceci rejoint nos observations sur le terrain. Le taux de 24,1 % de veaux pour 34,6 % de vaches semble indiquer une bonne fécondité; les Bara considérant la mortalité des veaux comme faible, on peut estimer que les trois quarts des vaches auraient des veaux dans l'année. Ceci rejoint sensiblement les observations de MM. Rémy et Granier dans l'Ambongo.

Au regard de ces mouvements de pasteurs, les retours d'agriculteurs propriétaires de bœufs semblent négligeables, particulièrement dans les années récentes. Ici encore, l'étude des passeports corrobore les conclusions de l'enquête directe : le peuplement se stabilise au cours des années 60, dans cette région qui fut jusqu'à date récente une zone de colonisation pionnière et qui reçoit aujourd'hui encore une quantité appréciable d'immigrants. Aujourd'hui, comme jadis, les rares départs sont dirigés vers les terres d'origine; aussi est-il normal de voir dominer la sous-préfecture de Betafo, et plus spécialement les cantons limitrophes d'Ankazomiriotra et Ambohimasina, le versant ouest de l'Ankaratra dans les sous-préfectures de Faratsiho et Soavinandriana, et, de manière accessoire, les régions d'Antanifotsy, Antsirabe et Ambositra. Très rares sont les départs vers l'Est, vu le très petit nombre des originaires de cette région; quant aux Antandroy, ils ne sont jamais mentionnés.

Les troupeaux des émigrants originaires des Hauts Plateaux sont de faible importance; pratiquement aucun ne dépasse la trentaine, et beaucoup se situent entre 5 et 10 têtes. Nous n'oserions dire que ceci reflète exactement l'importance des troupeaux de la zone agricole de Mandoto, car, en général, ce sont les moins aisés qui retournent au pays, tandis que les notables restent. Toutefois, il est incontestable que la majorité des troupeaux paysans est aujourd'hui de taille médiocre, et que les bêtes mâles y dominent pour les travaux des champs; en 1953 déjà, des 55 bêtes ramenées sur les Hauts Plateaux, 22 sont des bœufs et 25 des taurillons; même tendance en 1965, pour des effectifs bien moindres : 17 mâles sur 22 bêtes. Les troupeaux de ceux qui retournent dans la « zone intermédiaire », entre l'Ankaratra et Mandoto, semblent les moins étriqués, les plus équilibrés. En fait, soit par tendance naturelle, soit parce qu'il modifie la composition de son troupeau avant de retourner chez lui, l'émigrant ramène un choix de bêtes qui correspond assez exactement à la demande dans son pays d'origine. Ainsi, les rares émigrants originaires de l'Est ont-ils de préférence avec eux des animaux jeunes et des femelles, choix que nous retrouverons dans la composition des troupeaux conduits à l'Est par les marchands.

Rares sont, dans l'ensemble, les paysans qui viennent d'ailleurs acheter des bêtes à Mandoto. On peut s'en étonner : il n'y a guère plus de cent kilomètres à parcourir pour trouver des bœufs à un prix relativement bas; c'est un trajet qu'on n'hésite pas à faire pour rendre visite à des parents, acheter du manioc,

voire cultiver un lopin de terre. Mais on l'effectue rarement pour acheter des bœufs. En fait, bien des raisons peuvent être avancées, qui expliquent pourquoi chaque année les acheteurs paysans n'exportent guère que 200 ou 300 bœufs de Mandoto : il faut évidemment tenir compte des faibles ressources paysannes et du manque d'espaces favorables à l'élevage dans les régions limitrophes des Hauts Plateaux; mais ce manque de disponibilités peut de surcroît expliquer en partie une attitude d'une coûteuse prudence; on craint de se faire « rouler » par des marchands que l'on ne connaît pas, on a peur d'acheter une bête qui supporterait mal le climat des Hauts Plateaux, on hésite à courir les risques d'un retour à pied avec une bête peu habituée à obéir; bref, mieux vaut attendre et se fier à un intermédiaire qui vend plus cher peut-être, mais que l'on connaît et qui assume une part des risques. Ce sont, évidemment, les paysans des régions voisines qui viennent les plus nombreux acheter à Mandoto, où ils ont généralement parents ou amis prêts à les héberger et à les aider dans leurs achats.

Traditionnellement, une autre catégorie d'acheteurs est constituée par les ouvriers agricoles qui viennent chaque année du Nord du pays betsileo, soit aux mois de décembre et janvier pour les bêchages et repiquages, soit en mai pour la moisson et qui prolongent alors souvent leur séjour jusqu'en juillet. Là encore, l'analyse des mouvements de bovins, même portant sur de faibles chiffres, est nettement révélatrice d'un phénomène d'ensemble: ce sont les cantons qui fournissent le plus d'ouvriers agricoles qui reçoivent en échange le plus de bœufs, et l'on voit apparaître tout particulièrement les cantons de Tsarazaza, Fisakana et Sandrandahy, dans la sous-préfecture de Fandriana, Ilaka dans la sous-préfecture d'Ambositra. Acheter des bœufs pour les ramener au pays n'est souvent pas l'œuvre d'une année, car il est rare qu'on ramène une seule bête à la fois: le troupeau moyen comprend trois ou quatre têtes, taurillons ou jeunes bœufs, que l'on a pu acheter des années différentes, mais que l'on a confiés à des amis ou des « patrons » chez qui on retourne chaque année travailler; en fait, on ne ramène les bêtes que lorsqu'elles constituent le troupeau minimum nécessaire à un exploitant agricole: il est inutile de nourrir au pays une seule bête qui ne saurait suffire aux besoins de la ferme.

Ce courant d'exportation, d'importance toujours réduite, aussi loin que nous puissions remonter, semble se restreindre encore aujourd'hui: les ouvriers agricoles ramenaient au total une soixantaine de bêtes par an dans les années 50; le chiffre est officiellement tombé à moins d'une trentaine aujourd'hui.

En fait, l'émigration temporaire est de moins en moins considérée comme un moyen de se procurer quelque richesse : dans les cantons surpeuplés du Nord Betsileo, c'est essentiellement aujourd'hui l'acte nécessaire à l'accomplissement du devoir fiscal; jamais goûtée des communautés paysannes, l'émigration temporaire n'est plus tant un mal utile (1) qu'un mal nécessaire, auquel on essaie de se soustraire en trouvant quelque ressource nouvelle au pays (2). Certes, elle n'est pas près de disparaître, mais elle est de moins en moins une occasion de transactions commerciales.

En définitive, les mouvements du bétail réalisés par les ruraux eux-mêmes perdent assez régulièrement de l'importance, à l'exception des migrations traditionnelles de groupes pasteurs. Cet effacement laisse le champ plus libre encore à des activités de nature proprement commerciale qui, au demeurant, ont eu de longue date une importance supérieure. En ce qui concerne, même, les achats paysans, il semble que, à l'initiative d'un assez grand nombre, se substitue aujourd'hui l'activité de quelques-uns : il y a moins de bêtes achetées par les paysans, mais ceux qui les achètent réalisent, individuellement, des achats plus importants. Parmi eux se remarquent, ces dernières années, quelques paysans des contreforts occidentaux de l'Ankaratra qui achètent à Mandoto des lots d'une vingtaine de jeunes bêtes à engraisser. En effet, contrairement aux apparences, les régions d'embouche les plus actives ne sont pas aujourd'hui les confins occidentaux, presque déserts, de la province de Tananarive, mais bien plutôt, plus proche des centres de consommation, la zone intermédiaire, montueuse, qui sépare du centre les grands aplanissements du Moyen-Ouest où l'introduction de la charrue entraîne la réduction des pâturages. Toutefois, le courant commercial reste faible car la région de Faratsiho et Soavinandriana se ravitaille de préférence à Tsiroanomandidy (3). Il est possible, mais il faudrait le vérifier, que se développe progressivement un groupe de paysans aisés qui concentre à son profit certaines activités de petit négoce des bestiaux, ou d'embouche à fin de revente. Son rôle reste toutefois encore très faible par rapport à celui des marchands patentés.

\*\*

(1) Les salaires des journaliers, de l'ordre de 150 francs par jour, n'ont pas suivi l'évolution générale des prix.

(2) D'où les efforts pour développer certaines cultures commerciales en Nord Betsileo, comme l'oranger, le tabac, la sériciculture, qui connaissent un réel succès.

(3) En 1965, 10 776 bêtes ont quitté Tsiroanomandidy pour le marché de Soavinandriana, dont 7 833 taurillons, soit près de 73 % de l'effectif.

### L'évolution des exportations commerciales

Pendant les quatorze années pour lesquelles nous disposons de renseignements, malheureusement non suivis, la tendance générale est à la hausse : de 8 249 en 1953 (jusqu'à la mi-novembre), les sorties de bovins de commerce passent à 14 239 pour la même période de 1966, c'est-à-dire que, de l'indice 100, elles montent à l'indice 172,6. Ce mouvement de hausse n'est toutefois pas régulier : les sorties diminuent dans les années 1955 et 1956 (7 715 et 7 075 bêtes) ; les sources nous font défaut ensuite, puis, en 1962, nous retrouvons des chiffres nettement plus élevés : 11 603 bêtes de commerce exportées cette année ; une hausse très sensible caractérise l'année 1964 où 15 107 bovins de commerce quittent officiellement le canton de Mandoto ; après une baisse de près de 900 unités en 1965, le mouvement de hausse semble reprendre en 1966, où nous estimons, par extrapolation, les sorties totales à environ 16 450 bovins (1).

Cette évolution quantitative s'est-elle accompagnée de modifications dans les rythmes saisonniers des sorties ? Il ne le semble pas. Pour mieux saisir les caractères saisonniers du marché, nous nous sommes efforcé de dresser pour chaque année des courbes représentatives (voir figure 2) : afin d'atténuer les saccades qui caractérisent l'évolution de semaine en semaine, nous n'avons pas voulu figurer les sorties hebdomadaires, mais il ne nous était pas possible non plus de nous fonder sur des statistiques mensuelles ; en effet, les exportations de bovins sont essentiellement rythmées par le marché qui se tient le mercredi, et presque tous les passeports sont délivrés ce jour ou le lendemain ; les exportations mensuelles varient donc considérablement selon qu'il y a quatre ou cinq mercredis dans le mois. Aussi avons-nous choisi comme base la moyenne des sorties par marché pour chaque mois, en ne tenant évidemment compte que des bœufs de commerce. Pour rendre les courbes comparables, nous avons transformé les moyennes obtenues en indices en prenant comme indice 100, pour la période 1962-1966, la moyenne des sorties par marché sur ces cinq années. Ce graphique permet de dégager des caractères généraux, mais montre également de sensibles différences d'une année à l'autre.

Le même phénomène se reproduit régulièrement : un minimum correspond à la fin de la saison sèche (spécialement juillet-août), il est suivi d'une légère remontée dès les premières pluies,

(1) La croissance semble plus rapide que celle du marché de Tsiroanomandidy, passé à 117,8, pour 100 en 1961, contre 141,7, pour 100 en 1962 à Mandoto.

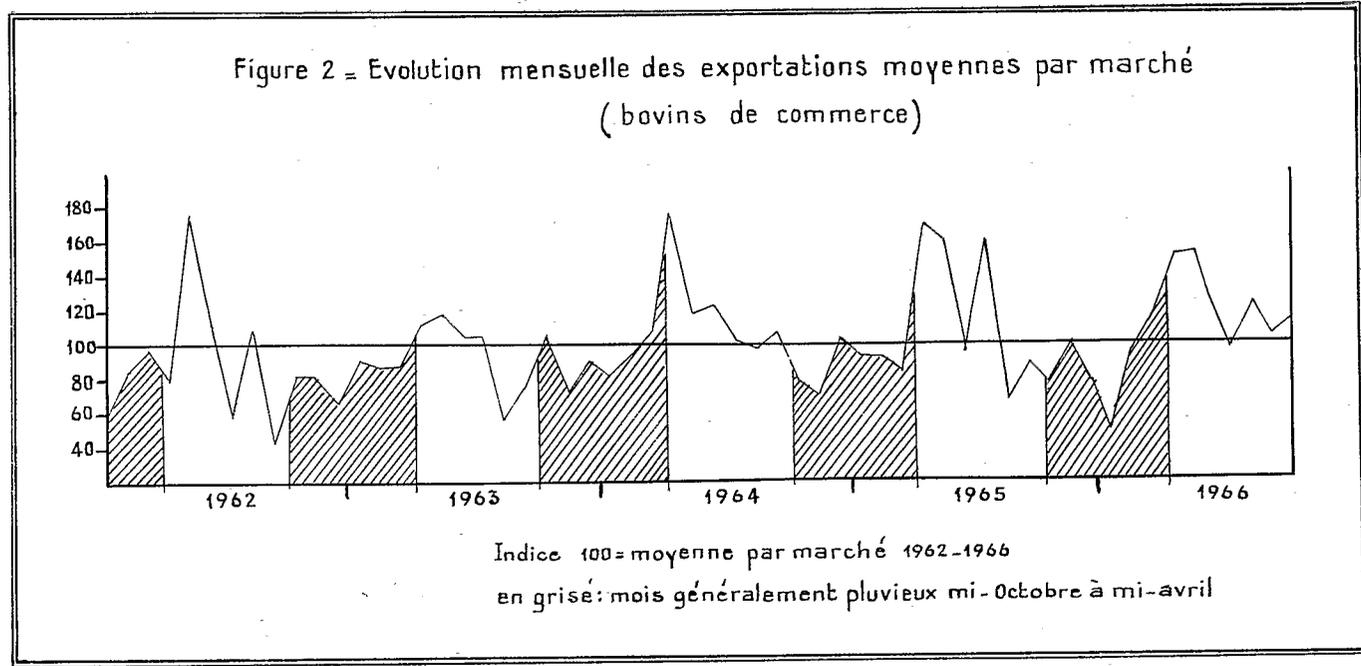


Fig. 2. — Evolution mensuelle des exportations moyennes par marché  
(bovins de commerce)

mais les exportations n'augmentent très sensiblement, pour parvenir au maximum, qu'à la fin de la saison des pluies et au début de la saison sèche (mai ou juin). On ne peut parler de marché saisonnier, car tous les mois on enregistre des sorties non négligeables, qui ne sont pratiquement jamais inférieures à la moitié de la moyenne annuelle; il faut d'ailleurs remarquer que les baisses les plus spectaculaires ne se situent pas en juillet-août, mois de minimum normal, mais à des périodes très variables d'une année à l'autre, septembre en 1962, novembre en 1964, janvier en 1966. Les courbes annuelles témoignent d'autre part de rythmes assez variables : certaines années, le contraste est très vif entre le maximum de mai-juin et le minimum de pleine saison sèche (ainsi en 1962 et 1965), d'autres, au contraire, la courbe est plus régulière avec des minima et des maxima atténués, comme en 1963.

Pour expliquer ces contrastes saisonniers et les différences entre années, il faut faire appel à une combinaison de facteurs variés, d'autant qu'à des phénomènes généraux peuvent d'autre part s'associer des faits locaux difficiles à connaître rétrospectivement. L'étude des divers courants de trafic qui ont Mandoto pour aboutissement ou pour origine nous permettra d'éclairer davantage ces faits. Il importe toutefois, dès maintenant, d'insister sur quelques points. Les facteurs climatiques semblent particulièrement déterminants, mais leur rôle est complexe; en Moyen-Ouest et, *a fortiori*, dans l'Ouest, l'année est divisée en une saison des pluies qui dure de mi-octobre à mi-avril, une saison sèche qui marque le reste de l'année. La saison des pluies, où repousse la végétation de graminées, où les points d'eau sont nombreux, est celle où les bêtes reprennent progressivement le poids perdu en saison sèche; aux mois d'avril-mai, elles ont atteint leur poids optimum, et c'est le moment où on les achète le plus volontiers. C'est également le moment où la circulation des bêtes est la plus facile : auparavant, le passage des rivières, dans l'Ouest, est une entreprise délicate et parfois impossible; en Moyen-Ouest, à partir de Miandrivazo, le problème ne se pose pas car, sur l'itinéraire qui joint cette ville à Mandoto et au-delà, il n'y a pas d'obstacle majeur, et les bêtes ont toujours la possibilité de franchir les rivières sur les ponts de la route nationale. Certes, en saison sèche, il n'y a pas d'obstacles à la circulation, mais l'herbe se fait plus rare, surtout en Moyen-Ouest (car dans l'Ouest il y a la ressource des pâturages de décrue), et l'eau peut manquer aussi; les bêtes maigrissent trop en route, et peuvent parfois souffrir du froid nocturne, car les températures s'abaissent sensiblement en juin-juillet (Mandoto est à 837 mètres d'altitude) et les nuits de pleine lune, plus fraîches, peuvent être

particulièrement préjudiciables aux bêtes venues de l'Ouest. On voit donc comment s'explique le maximum de mai-juin et le minimum de juillet-août; mais d'autres facteurs interviennent à l'occasion spécialement des facteurs économiques. Ainsi, l'augmentation de l'offre de bêtes, au moment du paiement des impôts (1) : c'est généralement vers le mois d'octobre que les retardataires, à Mandoto, se décident, en désespoir de cause, à vendre une bête; c'est vers cette date aussi que l'on voit des paysans de l'Ouest s'y rendre avec des animaux dans le même but. On pourrait penser que la demande de bêtes ou de viande doit, de son côté, jouer un rôle important; mais ceci ne peut toujours apparaître nettement, car souvent périodes de forte demande et périodes d'offre correspondent : les pointes de mai-juin sont sans doute liées non seulement aux conditions écologiques des régions productrices et des régions de transit, mais aussi au fait qu'à cette date les paysans des Plateaux, après la récolte du riz, ont des disponibilités plus grandes; il est probable encore que l'augmentation de la consommation de viande en hiver, à l'occasion des cérémonies en l'honneur des ancêtres, famadihana ou lanonana, justifie partiellement l'augmentation des achats des marchands, un ou deux mois plus tôt. A l'inverse, cependant, certaines crises graves, comme la récolte déficitaire de riz en 1965, se traduisent dans les courbes : janvier 1966, en pleine période de soudure, est un mois particulièrement creux. S'il peut donc y avoir rencontre entre l'offre des régions productrices et les demandes des consommateurs, si des circonstances graves peuvent modifier temporairement l'équilibre, il semble au total que les rythmes du marché de Mandoto, comme ceux de Tsiroanomandidy par exemple, sont beaucoup plus liés aux variations de l'offre qu'aux fluctuations de la demande. Aussi convient-il d'abord de préciser la part que jouent dans l'alimentation du marché les bœufs de la région de Mandoto et ceux qui y sont seulement en transit, venant des régions occidentales.

Nous pourrions répondre assez facilement à cette question si nous savions précisément combien de bêtes arrivent de l'Ouest à Mandoto, même s'il nous fallait, d'autre part, apprécier de manière plus empirique la part de ces bêtes qui demeure en Moyen-Ouest pour y être engraisées. Théoriquement, les arrivées de bétail nous sont connues par le dépouillement des « duplicatas » de passeports; en fait, cette méthode n'est pas utilisable : d'une part, nous ne sommes pas sûrs que tous les passeports sont

(1) L'action administrative pour accélérer le recouvrement ne s'exerçant pas chaque année à la même date, l'augmentation des ventes qui en résultent peut se placer à des mois différents.

bien parvenus à destination, ni qu'ils ont tous été convenablement conservés: d'après quelques recoupements que nous avons pu faire, il semble qu'à Mandoto la majorité ait pu être consultée, mais il n'en va pas de même à Antsirabe, par exemple, où nous n'avons pas retrouvé trace des passeports envoyés de Mandoto ou de Tsiroanomandidy. D'autre part, et surtout, sont négociées à Mandoto des bêtes inscrites sur un passeport portant une autre destination, spécialement Antsirabe. Ainsi, à Miandrivazo, en 1966, avons-nous relevé 183 bêtes à destination de Mandoto et 2 095 bêtes à destination d'Antsirabe; or, en fait, la majorité de celles-ci sont revendues à Mandoto même (1). D'après ce que nous avons pu voir, la très grosse majorité des passeports de l'Ouest à destination d'Antsirabe n'est pas en fait utilisée au-delà de Mandoto: à notre avis, il y a tout au plus 20 % des bêtes inscrites pour Antsirabe qui s'y rendent sans être revendues auparavant. Faute de certitudes en la matière et faute d'avoir pu encore aller dans chaque chef-lieu de canton de l'Ouest effectuer le relevé des passeports, nous devons nous contenter de tirer des duplicatas parvenus à Mandoto et Antsirabe en 1966 une vue approximative des entrées de bétail dans le canton.

\*  
\*\*

### L'apport des régions occidentales au marché de Mandoto

Car, pour une très large part, c'est dans la même région que se ravitaillent les marchands de bœufs titulaires de passeports pour Mandoto et ceux qui déclarent vouloir se rendre à Antsirabe: on peut donc parler d'un rayon d'approvisionnement commun à ces deux marchés; celui-ci correspond très sensiblement au Betsiriry (région de Miandrivazo) et à la basse vallée de la Tsiribihina, où se distinguent particulièrement les cantons d'Ambatolahy (1 141 bêtes relevées dans les duplicatas de Mandoto et d'Antsirabe), Miandrivazo (1 395 bêtes) (2), Ankotrotsy (1 338) dans le Betsiriry, Berevo (1 501 bêtes), Belo (789) et Serinam (480) dans la basse Tsiribihina. Plus au Sud, le canton d'Ankilizato envoie également des bêtes vers les Hauts Plateaux, une part de celles-ci passant par Mandoto, une part suivant un itinéraire plus méridional par Ambatofinandrahana,

(1) Il ne leur coûte pas plus cher de prendre un passeport pour Antsirabe, et ils pourront y conduire leurs bêtes s'ils ne parviennent pas à les vendre à Mandoto.

(2) Ce chiffre, tiré de l'exploitation des duplicatas, est nettement inférieur à l'effectif réel, cité plus bas (2 297), tiré de l'exploitation des passeports à Miandrivazo même.

Ambositra ou les bordures du massif de l'Ibity; dans cette partie Sud, outre Ankilizato, Antsirabe est ravitaillé par un certain nombre de cantons dont les troupeaux ne passent jamais par Mandoto, principalement Mahabo et Mandabe (voir figure 3); la ville reçoit également des bêtes de la province de Majunga par l'intermédiaire de Tsiroanomandidy (mais cette source d'approvisionnement, importante en 1965 (2 282 bêtes), a été négligeable en 1966 : 337 bêtes) ou directement (1 509 animaux en 1965 venant surtout de Soalala, Antsalova et Mitsinjo). Par contre l'apport du Sud (Ambalavao et Ihosy) est pratiquement nul.

Au total, on peut estimer que près de 5 000 bêtes de l'ouest se rendent directement à Antsirabe, cependant que plus de 14 000 transitent par Mandoto.

Le ravitaillement en bœufs de l'Ouest est assuré à Mandoto pour partie par des marchands qui résident dans l'Ouest même, pour partie par des Antandroy domiciliés à Mandoto, et dont c'est une des activités, mais non la seule. Sur les 2 297 bovins qui, en 1966, partent de Miandrivazo à destination de Mandoto et Antsirabe, 913 étaient achetés et convoyés par des Antandroy de Mandoto, et 794 par trois marchands antandroy, domiciliés à Angara, près de Miandrivazo. La même année, d'après les duplicatas, les Antandroy de Mandoto ont conduit dans le canton 2 242 bêtes sur les 6 218 que nous avons pu dénombrer.

La population antandroy de Mandoto, d'implantation récente, a donc joué un rôle actif dans le développement du marché ces dernières années. Un rapport administratif de 1950 signale que les Antandroy disposent d'un campement à Soararivato, près de Mandoto (1), mais qu'ils sont presque tout le temps en voyage : la population Antandroy est alors de 258 personnes pour un total de 6 505 habitants. En 1955, ils ne sont officiellement que 161, mais ils sont 1 108 en 1960, et 1 579 en 1965 (2), accroissement qui doit peu à l'excédent démographique, car cette population, quoique jeune, est ici peu prolifique. Fixés à proximité du chef-lieu de canton, non loin de la route nationale, spécialement au Sud, les Antandroy s'établissent d'abord dans des villages peuplés de gens des plateaux, mais ils entretiennent avec eux des rapports difficiles, et peu à peu le village tend à devenir uniquement antandroy : actuellement, ils occupent entièrement trois villages, ont créé deux hameaux secondaires et forment une part importante de la population de huit autres villages, dans un rayon de dix kilomètres autour de Mandoto.

(1) Archives de la sous-préfecture de Betafo.

(2) Soit 12,4 % de la population du canton.

Femmes, enfants, vieillards y demeurent, ainsi que, parfois, ceux qui sont assez à l'aise pour faire travailler les autres, mais pour les hommes le village est surtout un lieu de passage, près duquel on peut faire pâturer les bêtes qu'on n'a pas encore vendues. Le village, ou le quartier antandroy est en général aujourd'hui une unité cohérente, sur la base de l'origine géographique et, en fait, du clan. C'est aussi le fondement de l'organisation commerciale : les Antandroy partent en groupe vers l'Ouest; sous la conduite d'un « patron » plus ancien et assez riche pour payer patente (1), ils vont régulièrement dans des endroits bien déterminés de l'Ouest : ainsi les habitants de Soararivato rayonnent spécialement dans le canton d'Ankotrofotsy, ceux d'Ambararata à Belo-sur-Tsiribihina et Serinam : le canton de Miandrivazo, lieu de passage obligé, reçoit des collecteurs d'origine plus diverse, mais où dominent les habitants de Vatovorikely et d'Ambararata.

C'est qu'il importe, pour collecter les bœufs, d'être bien introduit dans la région : le pays de la Tsiribihina, et spécialement le Betsiriry, ne comporte pas de marchés réguliers; alors qu'il y a au moins des foires mensuelles à Antsalova et Bekopaka, il n'y a ici que des foires annuelles ou occasionnelles quand l'administration veut accélérer la rentrée des impôts; ce fait s'explique en bonne partie par les difficultés de circulation, spécialement en saison des pluies, qui n'incitent pas les éleveurs à venir tenter de vendre sur un marché éloigné. L'essentiel des transactions se fait donc dans les villages, où il faut savoir être accueilli. L'Antandroy, aujourd'hui, est devenu l'intermédiaire obligé, à tel point que les rares paysans de Mandoto qui se risquent à aller acheter dans l'Ouest pour pratiquer l'embouche ne s'y rendent qu'en compagnie d'un groupe d'Antandroy, tandis que les autres marchands ne se ravitaillent que dans les foires. De village en village, les acheteurs constituent petit à petit leur troupeau; le marché conclu, ils laissent les bêtes au vendeur qui se charge de les conduire au chef-lieu de canton où est pris le passeport. Toutes les bêtes sont mises sous le nom du titulaire de la patente, mais en fait, dans le groupe de bouviers, chacun achète selon ses possibilités, en payant au « patron », pour jouir de ce droit, une somme de 200 francs par tête. Ceci permet, sans bourse délier, aux principaux acheteurs de disposer d'un effectif abondant de bouviers, ce qui est hautement souhaitable : en effet, tout spécialement en saison des pluies, le voyage de Belo ou d'Ankilizato est une odysée : qui a survolé le Betsiriry en janvier ou février se demande comment de tels voyages sont

(1) Le village le plus important, Soararivato Nord, en compte quatre.

possibles avec des bêtes à demi-sauvages qui n'ont pas l'habitude d'être ensemble, des fleuves de plus d'un kilomètre de large au courant violent, où jadis les caïmans pullulaient: six conducteurs ne sont pas de trop pour conduire plus de 70 bêtes de Belo à Mandoto en mars. L'économie est sérieuse pour le patron puisqu'un bouvier salarié dans l'Ouest reçoit 3 000 francs par mois, plus la nourriture, soit environ 5 400 francs au total; de surcroît, les bouviers, intéressés à la réussite, sont plus attentifs.

Les difficultés de l'itinéraire se traduisent dans l'irrégularité de la durée des voyages: une crue trop forte peut obliger à attendre une semaine. En moyenne, le trajet de Maintirano à Mandoto prend vingt jours; il en faut à peine moins pour venir de Morondava, tandis qu'on vient d'Antsalova en quinze jours, de Belo en dix jours, de Miandrivazo, le point le plus proche, en quatre ou cinq jours. La plupart des Antandroy déclarent pouvoir faire ainsi chaque année six ou sept voyages dans l'Ouest (1).

Que peut-on savoir des prix d'achat dans cette région? Ici, comme pour tous les points de vente, nous avons des indications souvent assez contradictoires, en raison, certes, des réticences des marchands interrogés, mais aussi à cause de l'imprécision du vocabulaire: lorsqu'on cite le prix d'un « bœuf », il faudrait savoir nettement quelle est sa qualité (2). Toutefois, on peut considérer que le prix est de 3 500 à 20 000 francs pour un bœuf, 3 000 francs pour une vache, 2 000 francs pour un taurillon ou une génisse (3).

\*  
\*\*

### Une production locale trop faible pour le marché

Si nous connaissons avec une relative précision le nombre de bêtes qui quittent chaque année le canton de Mandoto, il nous est par contre extrêmement difficile de savoir quelle est la part des bêtes exportées qui vient du canton lui-même, ainsi que le nombre de bêtes de l'Ouest achetées par les paysans de Mandoto.

(1) Ceci s'accorderait donc mal avec les observations du rapport Lacrouts, selon lesquelles il faudrait, dans le cas d'achats au village, trois ou quatre mois pour constituer un troupeau: le rythme plus rapide des voyages des Antandroy reflète la bonne adaptation de leur système aux conditions locales.

(2) Un bœuf maigre ou malade vaudra à Mandoto moins cher qu'un taurillon de belle constitution: 3 250 francs contre 4 500 environ.

(3) Ces estimations sont nettement inférieures à celles du rapport Lacrouts, en 1962, pour d'autres zones de l'Ouest, mais on déclare partout que les prix ont baissé depuis cette date, et la zone d'achat de Mandoto, peu prospectée, a sans doute des prix spécialement bas.

En effet, les bovins de l'Ouest sont pour une part vendus aux marchands qui les exportent, pour une part vendus à des paysans qui veulent accroître leur troupeau ou qui les engraisent à fin de revente. Or, si nous pouvons espérer à l'avenir disposer de certains renseignements sur les achats des paysans, et sur les ventes qui s'effectuent entre eux, grâce aux cahiers d'enregistrement des ventes, établis depuis une année, et si d'ores et déjà nous pouvons les utiliser avec prudence, nous ne disposons d'aucune source concernant les ventes effectuées par les paysans aux marchands patentés (1). Force nous est donc de nous référer essentiellement à nos observations directes, et aux résultats de quelques enquêtes systématiques menées en milieu paysan.

L'ensemble du Moyen-Ouest malgache a la réputation d'être la terre d'élection de l'embouche bovine. Alors que le pays conviendrait assez mal à l'élevage proprement dit (les jeunes bêtes souffrent du froid hivernal, de la sécheresse), par contre, les bêtes plus âgées trouvent là des conditions très favorables à l'engraissement saisonnier : à l'état naturel, la prairie de graminées est de qualité moyenne, avec des espèces assez nourrissantes, comme le « vero » (ici : *hyparrhenia rufa*) et le « danga » (*heteropogon contortus*); les nombreux bas-fonds, lorsqu'ils ne sont pas cultivés, ce qui est encore fréquent, vu la faible densité de population, assurent un pâturage de saison sèche, et les cours d'eau ont un débit assuré toute l'année; élément particulièrement favorable, l'existence sur les collines elles-mêmes de nombreuses dépressions fermées, les « farihy » (lacs) à l'origine encore mystérieuse, ovales, dont le grand diamètre peut atteindre 100 mètres (2), et où les bêtes trouvent, au moins jusqu'au mois d'août, de l'eau à boire, et une herbe encore verte : le bœuf à l'engrais déteste se déplacer, et peut ainsi, sans faire plus d'une centaine de mètres, se nourrir, s'abreuver, puis se coucher au sec pour ruminer. Ces conditions éminemment favorables étaient reconnues du temps de la royauté, et l'on sait que la reine, le premier ministre et tous les grands personnages possédaient en Moyen-Ouest des troupeaux énormes surveillés par des esclaves sous le contrôle de dignitaires. Avec la colonisation, certaines zones furent ensuite pratiquement accaparées par les gros emboucheurs : ainsi, la région de Tsiroanomandidy fut largement occupée par des concessions juridiquement fondées ou tacitement reconnues, soit à de grosses sociétés anonymes (la Rochefortaise puis

(1) Il est regrettable qu'à Mandoto ne soit pas adopté le même système qu'à Tsiroanomandidy où tous les marchands font inscrire leurs achats.

(2) Parfois plus quand il s'agit de formes de coalescence.

l'Emyrne s'établissent entre Mahasolo et Belobaka à partir de 1935), soit à des particuliers européens, surtout grecs (frères Chandoutis, Grouzis, Pétridis), soit à de gros propriétaires malgaches (ils étaient, vers 1930, au moins une demi-douzaine à pratiquer l'embouche en grand). Encore aujourd'hui, malgré l'activité réduite des sociétés anonymes partiellement regroupées dans la SEVIMA (1), le retrait des emboucheurs grecs, les

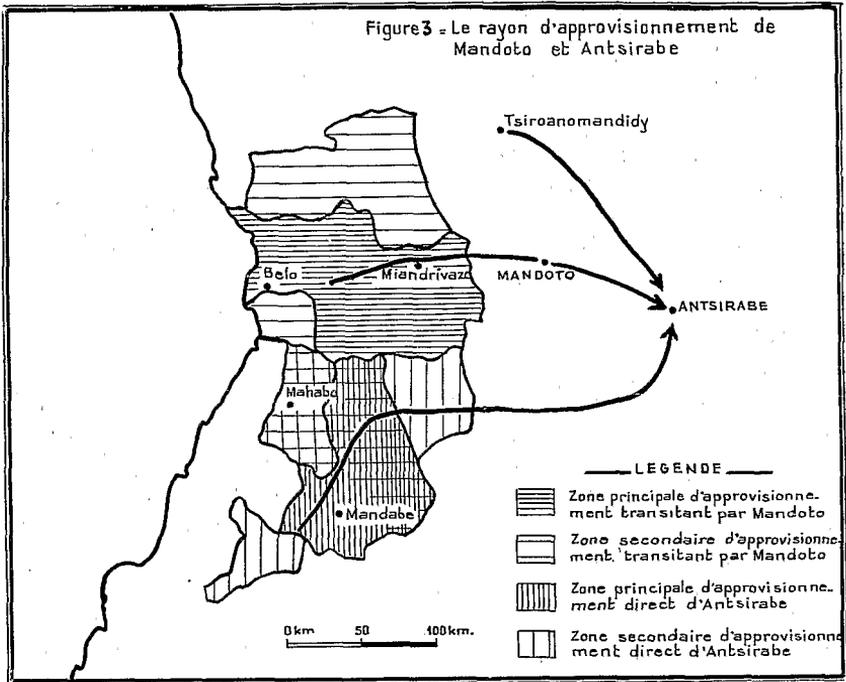


FIG. 3. — Le rayon d'approvisionnement de Mandoto et Antsirabe.

progrès de la colonisation agricole, la région de Tsiroanomandidy reste marquée par cette forme d'utilisation de l'espace qui explique en partie son sous-peuplement. Il en va différemment dans la région de Mandoto : plus éloignée de Tananarive, plus menacée par les Sakalaves du Betsiriry, la région n'a pas attiré les troupeaux des hautes personnalités merina (2), et restait le

(1) Société d'Exploitation de la Viande de Madagascar, résultant de l'association, pour l'exploitation des usines de Tananarive et Tamatave, de la Société Anonyme Rochefortaise de Produits Alimentaires, de la Société Industrielle et Commerciale de l'Emyrne, et de la Compagnie Générale d'Entreprises.

(2) Sur l'histoire de cette région, voir J.-Y. MARCHAL : « Contribution à l'étude historique du Vakinankaratra : Evolution du peuplement dans la cuvette d'Ambohimambola ». *Bulletin de Madagascar*, n° 250, mars 1967, pp. 241-280.

domaine propre des communautés paysannes du Vakinankaratra (cantons de Soavina et Ambohimasina en particulier), qui dans les périodes de relative sécurité y laissent leurs troupeaux à la garde de jeunes parents qui s'y relayaient; ultérieurement, les Européens ne s'y sont jamais intéressés, malgré des demandes de concessions non suivies d'occupation (1). Les seuls gros propriétaires, hors des groupes proprement pasteurs, sont des malgaches anciennement établis, parfois nobles, dont certains descendent de soldats qui contrôlaient de manière très lâche, à partir de quelques postes militaires, ces confins du royaume merina. Il n'y a pas ici, ou du moins il n'y a guère, une aristocratie de gros éleveurs, et jamais en tout cas ces éleveurs n'ont

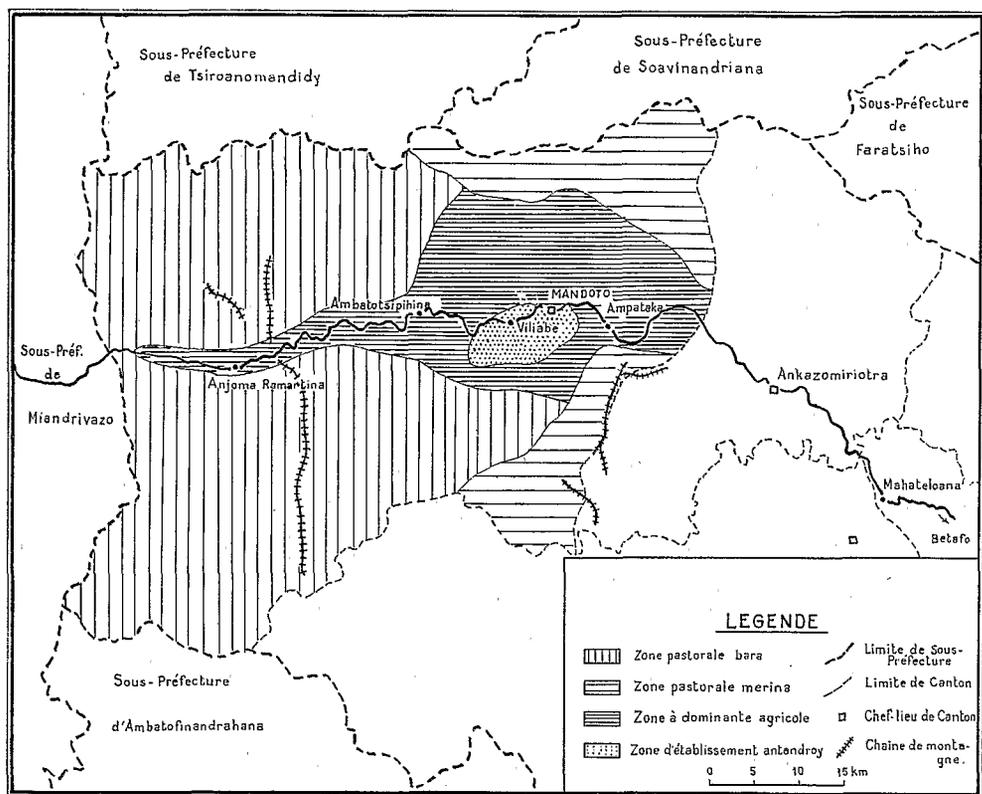


FIG. 4. — Localisation des groupes ethniques et utilisation du sol dans le canton de Mandoto.

(1) Ainsi, la Compagnie Foncière Industrielle et Commerciale de Madagascar avait obtenu la concession de près de 23500 ha en quatre lots, dans l'Ouest du canton, mais ne les a jamais utilisés.

participé à une activité commerciale notable. La région de Mandoto, après Ankazomiriotra, plus à l'Est, a connu à partir de la première guerre mondiale une colonisation agricole assez active : certes, la densité reste faible (4 au km<sup>2</sup> pour l'ensemble du canton, mais la partie peuplée a une densité proche de 10), mais les cultures sur « tanety », avec l'introduction de la charrue et l'attrait de la culture du manioc, s'y sont développées beaucoup plus vite qu'à Tsiroanomandidy (1) et même que dans les cantons limitrophes à l'Est, comme Ambohimanambola (2), Ankazomiriotra ou Soavina. Aujourd'hui, dans la partie régulièrement peuplée du canton, l'espace disponible est mesuré; le gardiennage permanent est nécessaire, et les bêtes sont rentrées chaque soir au parc. Restent zones à utilisation pastorale la région occidentale, qui débute à quinze kilomètres du chef-lieu de canton, la frange méridionale (ces deux zones largement contrôlées par les Bara), et la partie orientale du canton qui, entre Ankazomiriotra et Mandoto, a longtemps constitué une zone sous-peuplée, la population s'étant de préférence concentrée, à l'instigation des autorités, à proximité des centres administratifs; cette dernière zone reste dominée par quelques gros propriétaires merina, mais leur influence va décroissant (voir figure 4). Ailleurs, sur quelque 800 km<sup>2</sup>, l'élevage cède le pas à la culture: un troupeau de vingt têtes est déjà signe de richesse et les bêtes, essentiellement des mâles, ont une utilité qui est de plus en plus fonction de leur rôle, épisodique mais fondamental, dans l'activité culturelle : piétinage des rizières et labour à la charrue.

Quel peut être l'apport des groupes proprement éleveurs à la vente des bestiaux? La part des gros propriétaires originaires des plateaux semble extrêmement faible, sinon nulle. Leurs troupeaux, le plus souvent confiés à des bouviers salariés, qui vivent dans de petits hameaux isolés, sont avant tout un élément de prestige, leurs revenus venant souvent d'ailleurs, et particulièrement, de redevances sur la terre ou de vente de terrains. Certains ne voient presque jamais leurs bêtes, qui vivent à l'état demi-sauvage, particulièrement sur les hauteurs de l'Ivohibe, au sud-est de Mandoto; nous connaissons certains propriétaires qui, lorsqu'ils veulent tirer un bénéfice de leur bétail, abattent quelques bêtes au fusil et vendent la dépouille aux bouchers de Mandoto. Lorsqu'on peut décider certains à aller vendre au

(1) Dans cette régions ils s'étendent seulement aujourd'hui, grâce en particulier à l'intervention du Syndicat des Communes de la Préfecture de l'Itasy.

(2) Voir l'étude de J.-Y. MARCHAL : « Antanety-Ambohidava. Monographie d'un terroir du Moyen-Ouest. » ORSTOM, Tananarive, 1967.

marché, il faut, pour que se tiennent tranquilles ces bêtes assez farouches, amener tout le troupeau: l'an passé une panique fut provoquée par l'un d'eux qui partit à la charge en plein foirail: l'expérience n'a pas, depuis, été renouvelée !

Curieusement, il n'en va pas de même du troupeau des éleveurs bara. Chez ceux-ci, il est généralement fait deux parts parmi les bêtes : un groupe, composé surtout de mâles adultes, est laissé à l'écart et demi-sauvage, un autre, qui comprend en particulier les femelles et les jeunes, reste au village ou à proximité, et fait l'objet des soins réguliers des propriétaires ou de leurs enfants qui les suivent et les guident dans leurs déplacements journaliers. C'est dans ce lot que sont choisies les bêtes vendues au marché assez régulièrement. On vend ainsi soit de jeunes bêtes nées sur place, soit du bétail qui avait été acheté pour être engraisé. Si nous nous fondons sur les résultats de l'enquête du B.D.P.A., réalisée en 1963 dans l'Ouest du canton (1), l'effectif vendu serait de 2,5 bêtes par chef de ménage et par an : ce chiffre nous semble trop faible, même pour la région occidentale, la plus isolée; chez les Bara du Sud (région de Beakanga, à 25 kilomètres de Mandoto seulement) certains propriétaires riches vendent une centaine de bêtes dans l'année, et la moyenne doit se situer aux alentours de 10. Pour environ 300 chefs de famille bara, le nombre de bêtes vendues doit être proche de 2 500 par an, dont environ 2/3 d'adultes.

Pour les agriculteurs originaires des plateaux, la situation est franchement différente: les troupeaux sont d'importance médiocre et composés de mâles, jeunes ou adultes, pour les deux tiers; le renouvellement des troupeaux est à peine assuré, et, en fait, les paysans achètent de jeunes bêtes en nombre relativement considérable : en relevant les ventes portées sur les cahiers d'enregistrement, nous constatons l'achat par des paysans de 1 493 bêtes, dont 900 taurillons (soit 60,4 % du total); les achats paysans totaux ne doivent guère être inférieurs à 3 000 bêtes par an, effectués pour partie auprès d'habitants du canton, pour partie auprès de marchands de l'extérieur ou d'Antandroy qui sont allés se ravitailler dans l'Ouest. Cette part est sans doute la plus importante, et les achats paysans doivent absorber près de 2 000 bêtes venues de l'Ouest. A voir ainsi les paysans de Mandoto acheter dans une très forte proportion des taurillons, on peut supposer que leur intention est de les engraisser pour les revendre, en pratiquant ce que l'on appelle d'un terme très

(1) B.D.P.A. : « Etude de mise en valeur et de colonisation de la province de Tananarive », Tananarive, 1966.

général le « dabok'andro » (1). En fait, la réalité est plus complexe. Certes, les paysans achètent de jeunes mâles, mais ce sont aussi de jeunes bêtes qu'ils revendent au marché le plus souvent. Sur 1 111 bêtes achetées par les Antandroy aux paysans de Mandoto, 417 sont des taurillons et 211 des génisses, soit une proportion de 56,5 % de jeunes. Certes, les Antandroy recherchent surtout les jeunes bêtes pour les vendre à l'Est, mais ce n'est pas une explication suffisante, car ils exportent assez peu de taurillons, mais surtout des génisses, et il y a d'autres causes à ce phénomène apparemment curieux : la région de Mandoto n'est pas une région d'embouche systématique de bovins. Tout d'abord, nous l'avons vu, sauf dans la zone bara, il y a peu d'espaces disponibles pour l'embouche à l'herbe; d'autre part, les paysans hésitent à pratiquer une embouche systématique avec le manioc et les résidus de la récolte. Malgré leur extension récente, les surfaces cultivées en manioc y suffiraient déjà difficilement (2) et jusqu'à présent les excédents de manioc étaient réservés à l'engraissement des porcs, beaucoup plus rémunérateur; aujourd'hui, tandis que le troupeau porcin a été décimé par les maladies, le développement de la culture attelée amène la spécialisation d'une part du cheptel dans le trait, et l'on réserve par priorité le manioc à ces bêtes en saison sèche. D'autre part, il est douteux que l'embouche des bœufs au manioc soit actuellement rentable (3), et les paysans de Mandoto qui ont pu, lors de la disette de riz en 1964 et 1965, vendre parfois leur manioc sec à plus de 12 francs le kilo, attendent toujours l'augmentation possible du prix de cette denrée. En définitive, le dabok'andro est donc actuellement très peu pratiqué : à notre

(1) Il est peu de termes aussi vagues en fait que celui de « dabok'andro ». Sur son étymologie même on peut discuter : l'expression vient-elle de « dâboka » signifiant « couché » d'où le sens de « couché le jour » car on estime que les bœufs se nourrissent surtout la nuit; ou bien, comme l'indique le Dictionnaire d'Abinal et Malzac, vient-elle de « dâboka » signifiant gras ? Le terme a un sens juridique : le contrat de dabok'andro est un contrat de métayage avec partage des bénéfices et des frais par moitié. Du point de vue technique, on parle de dabok'andro soit pour les bœufs engraisés seulement à l'herbe, soit pour des bœufs qui reçoivent un supplément appréciable de manioc, spécialement en saison sèche. En fait, pour le paysan, l'expression a surtout un sens économique : le bœuf dabok'andro est la bête, généralement achetée, qu'on engraisse pour la vendre une ou plusieurs années plus tard.

(2) Pour 10 bœufs, à qui pendant 120 jours de saison sèche on donnerait 5 kg de manioc sec, il faudrait 6 tonnes de nourriture, soit à peu près la production d'un hectare et demi.

(3) A 5 francs le kilo de manioc sec, les 6 tonnes utilisées pour l'engraissement de 10 bœufs représentent une valeur de 30 000 francs, soit l'équivalent de plus de 800 kg de viande sur pied à 36 francs. Même en acceptant un coût journalier de 500 grammes, envisagé par le B.D.P.A., en quatre mois de saison sèche, les bœufs n'ont acquis chacun que 60 kg.

connaissance, il caractérise essentiellement, sans être d'ailleurs une activité systématique, les villages trop éloignés de la route pour pouvoir facilement écouler leur manioc, et il est surtout pratiqué par des notables, capables d'acheter un nombre suffisant de bœufs et pouvant utiliser pour le soin des bêtes une main-d'œuvre assez abondante. Contrairement à ce que l'on pourrait espérer, un élevage plus soigné et intensif ne peut encore se développer alors que se réduisent les espaces de pâturages.

Un autre motif explique que les paysans n'aient guère tendance à vendre des bêtes adultes : on a souvent écrit que, pour le paysan malgache, le troupeau était un coffre-fort, mais sans doute n'a-t-on pas tiré toutes les conséquences de cette affirmation grossièrement exacte. De manière générale, gros ou petits propriétaires répugnent à vendre, mais s'ils vendent ils chercheront à négocier une bête dont la valeur soit en rapport avec la dépense qu'ils doivent faire sur le champ. La principale occasion de vente est l'échéance des impôts : pour payer ceux-ci, il suffit pratiquement de vendre un taurillon ; pourquoi alors vendre un bœuf ? Ce serait libérer une somme d'argent excédentaire, que l'on ne saurait thésauriser ni investir. Maintes fois, on nous a fait cette remarque : si je vends un bœuf, le seul dont je dispose, comment ferai-je, le jour où j'aurai besoin de la valeur du bœuf pour une autre dépense ? Si j'ai besoin de la valeur d'un taurillon, c'est celui-ci que je vendrai, même si, à votre idée, j'ai l'air d'y perdre.

Les ventes des paysans originaires des Hauts Plateaux sont donc constituées surtout par de jeunes bêtes ou par de vieilles vaches stériles ; de surcroît, les ventes effectuées sont faibles : les deux enquêtes effectuées par le B.D.P.A., en 1963 et 1966, aboutissent pour les paysans merina de Mandoto au même chiffre de 0,6 bovin vendu par chef de ménage ; même si l'on considère ce chiffre comme faible (1) (mais nous ne croyons pas qu'en moyenne chaque chef de ménage vende une bête par an), le chiffre total obtenu doit être minime : les paysans de Mandoto ne doivent guère vendre plus de 1 500 bêtes par an, dont plus de moitié de jeunes. Le cheptel commercialisé par l'ensemble des habitants du canton peut donc être de l'ordre de 4 000 bêtes par an, dont une large part de jeunes qui ne peuvent que très partiellement satisfaire les besoins du marché : celui-ci est donc avant tout un marché de transit, peu lié à l'ensemble de la vie rurale du canton. En fait, les ventes

(1) Faute de valeur absolue, ce chiffre a au moins une valeur relative, quand on le compare aux résultats obtenus dans d'autres régions la même année par les mêmes enquêteurs. Il est le plus faible du Moyen-Ouest. Ainsi, au Nord de Tsiroanomandidy, à Kiranomena, chaque chef de ménage merina vendrait 3,6 bœufs par an.

paysannes sont surtout un appoint qui n'est recherché qu'en certaines saisons, lorsque les arrivées de l'Ouest sont en baisse sérieuse.

Il est dommage, à ce point de vue, que nous ne connaissions pas encore avec précision les grandes périodes d'exportation des régions de l'Ouest. Nous ne pouvons guère ici utiliser les duplicata, car ils arrivent à Mandoto ou à Antsirabe par séries, et quelques envois perdus peuvent fausser sensiblement les analyses. Dans le cas de Miandrivazo, dont nous avons le relevé exhaustif pour 1966, deux saisons peuvent être distinguées : une période de départs peu nombreux, qui correspond aux cinq premiers mois de l'année, c'est-à-dire pour partie à la période d'inondation, mais qui se prolonge au-delà, puis une très nette hausse à partir de juin, les départs étant les plus nombreux en juillet; les mois d'août à octobre voient une légère diminution, très probablement liée à la difficulté de nourrir le bétail sur la route, mais la reprise est vigoureuse en novembre et décembre. Cette courbe est relativement logique, plus conforme aux conditions de circulation et d'achat que celle que nous pourrions tirer des indications chiffrées des duplicatas (1). C'est donc surtout au début de l'année que l'apport de Mandoto devrait être important afin de parer à la faiblesse et surtout à l'irrégularité des arrivages. Mais bien souvent, il semble que les paysans vendeurs restent assez en marge du marché : comme ils ne conduisent chacun que très peu de bêtes, on n'aime pas perdre son temps à marchander avec eux; la seule manière de vendre risque d'être pour eux de se soumettre aux intermédiaires qui interviennent sur le marché. Dans un cas seulement, ils essaient de se soustraire aux risques de la vente rapide sur le champ de foire : les bœufs dabok'andro sont généralement négociés au village même par les intermédiaires. Mais ceux-ci, comme les marchands, sont d'abord intéressés par le négoce des bœufs de l'Ouest : au marché hebdomadaire, un courant essentiel, venant de la région de la Tsiribihina, alimente un marché prépondérant, celui d'Antsirabe et de sa ville satellite, Betafo; les autres courants d'exportation, secondaires, obéissent le plus souvent à d'autres rythmes.

\*  
\*\*

(1) Selon celles-ci, il y aurait un maximum d'entrées en mars-avril suivi d'une forte baisse entre mai et juillet et d'une reprise dès le mois d'août.

### Un débouché prédominant : la région d'Antsirabe

Comme le trafic d'ensemble, le mouvement commercial dirigé vers Antsirabe et sa région est en augmentation : 7 080 bêtes vont à Antsirabe en 1955, 10 836 en 1965; dans le détail, les variations sont généralement de même sens que celles du trafic global (baisse en 1955-56, maximum en 1964), mais elles sont parfois sensiblement plus accusées : ainsi, entre 1964 et 1965, si le trafic total diminue de 1 327 unités, celui d'Antsirabe baisse de 3 325 unités. Malgré une remontée en 1966, la part d'Antsirabe dans les exportations totales semble en diminution : elle était toujours comprise entre 83 et 89 % entre 1953 et 1964, elle tombe à 74,4 % du total en 1965 et n'atteint encore que 78,5 % en 1966. Ces chiffres, cependant, tout en marquant sa diminution d'importance relative, soulignent en même temps le rôle essentiel que conserve le commerce à destination du centre du Vakinankaratra, malgré le développement, provisoire peut-être et conjoncturel, d'un trafic très différent, à destination de la côte orientale, et l'apparition encore timide d'expéditions vers Tananarive ou Tsiroanomandidy.

Aussi importe-t-il d'insister sur l'évolution saisonnière de ce mouvement. Certes, la part du trafic sur Antsirabe est trop considérable pour ne pas refléter, dans ses grandes lignes, les fluctuations du mouvement global; mais ces tendances y sont sensiblement moins accusées : si la saison sèche est une période de faible activité, le trafic d'Antsirabe ne participe qu'assez peu à la hausse considérable des mois qui précèdent. Ainsi, en 1965, si la moyenne des achats par marché descend à 118 bêtes au mois d'août, elle n'atteint que 291 au mois d'avril, pour descendre à 201 en mai, 164 en juin, 190 en juillet, et dès le mois de septembre elle revient à 208, tandis que l'activité concernant les autres directions est alors négligeable. Il n'est pas de semaine sans que plusieurs troupeaux partent de Mandoto pour Antsirabe; en période favorable ils pourront atteindre la centaine de têtes, tandis qu'en période de faibles transactions, ils seront d'une vingtaine d'unités seulement, voire moins. Car la relative régularité à l'échelle du mois ne doit pas masquer une extrême irrégularité de semaine en semaine: le graphique hebdomadaire n'est qu'une suite de dents de scie où il est extrêmement délicat de repérer des tendances. Toutefois, les « bons mois » d'avril à juin ont une activité régulière : pendant cette période, en 1966, il n'est jamais parti moins de 200 bêtes, chaque semaine, à destination de Betafo et Antsirabe, tandis que le maximum est de 360 bêtes dans la semaine du 11 au 17 mai; en avril, l'activité

varie seulement entre 220 et 284 expéditions, en mai entre 306 et 381. Par contre, dans les « mauvais mois », il peut y avoir des chutes brutales : en janvier 1966, mois de commerce particulièrement faible, deux marchés ne voient pas négocier 70 bêtes pour Antsirabe; en février-mars 1965 alternent des semaines fortes (sorties de 311, 439, 362, 303 bêtes) et des semaines faibles (126, 256, 248, 136, 172 animaux sortis). Mais ces distinctions restent assez artificielles : certaines années, les mois de saison sèche auront une activité faible régulière, d'autres, ils verront alterner des marchés calmes et des marchés actifs. L'irrégularité hebdomadaire, mensuelle et annuelle est la règle, même si elle est atténuée par rapport à celle du mouvement général sur la place de Mandoto. Si nous admettons que le courant à destination d'Antsirabe, largement destiné à alimenter un marché urbain, et s'effectuant sur une distance faible et sans difficultés de parcours, devrait être régulier, l'inconstance des arrivages de l'Ouest et la faiblesse du ravitaillement local empêchent les marchands

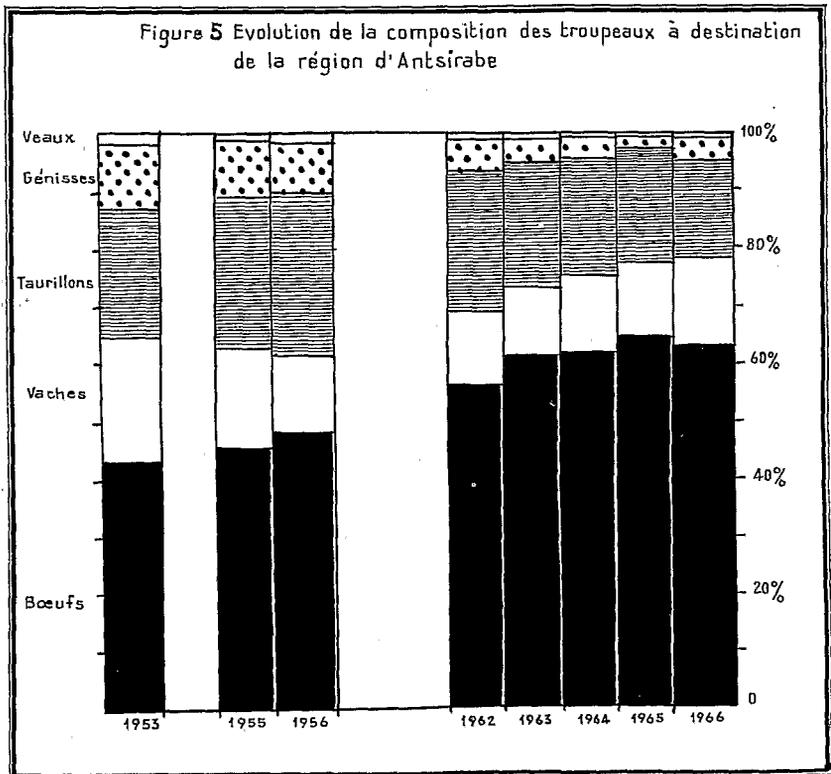


FIG. 5.

de suivre au plus près la demande et les obligent à assurer eux-mêmes la régularisation du marché.

L'achat de bêtes à destination de la région d'Antsirabe est pratiquement monopolisé par un petit groupe de marchands, ou plutôt d'associations de marchands, originaires d'une zone géographique restreinte, aux environs immédiats de Betafo. Ainsi, en 1966, on compte deux marchands du canton de Betafo, deux du canton de Mandritsara, un d'Ambohimasina, tous cantons situés près du chef-lieu de la sous-préfecture, pour un

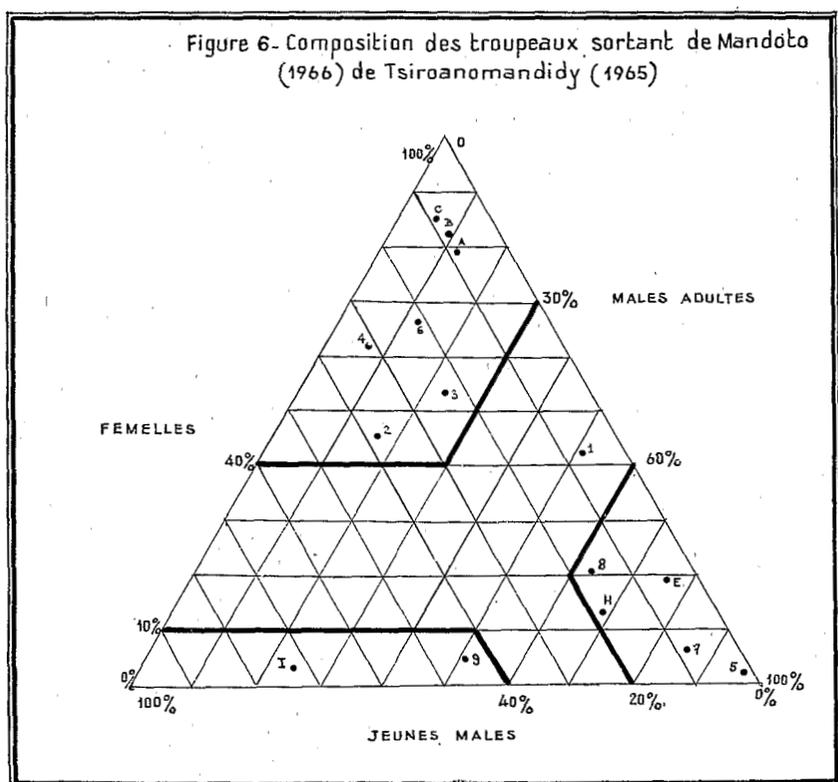


FIG. 6.

- A destination de Brickaville : partis de Mandoto : 1; de Tsiroanomandidy : A.
- A destination de Mahanoro : partis de Mandoto : 2; de Tsiroanomandidy : B.
- A destination de Vatomandry : partis de Mandoto : 3; de Tsiroanomandidy : C.
- A destination de Marolambo : partis de Mandoto : 4.
- A destination de Tananarive : partis de Mandoto : 5; de Tsiroanomandidy : E.
- A destination de Tsiroanomandidy (élevage) : partis de Mandoto : 6.
- A destination de Tsiroanomandidy (commerce) : partis de Mandoto : 7.
- A destination d'Antsirabe : partis de Mandoto : 8; de Tsiroanomandidy : H.
- A destination de Soavinandriana : partis de Mandoto : 9; de Tsiroanomandidy : I.

seul marchand d'Antsirabe. Nous comptons à part un marchand officiellement domicilié dans le canton d'Ambohimanambola, plus à l'ouest, dont l'activité est plus diversifiée (1). L'action de ce petit groupe de Betafo est donc capitale, et pour le trafic sur Antsirabe, et sur l'ensemble du marché de Mandoto. Le plus important des marchands, originaire de Mandritsara, commercialise, du 1<sup>er</sup> janvier au 15 novembre 1966, 3 673 bêtes, le suivant 2 057 (soit pour l'année entière environ 4 000 et 2 300); ceci est énorme, par rapport à l'activité totale du marché, si l'on songe qu'à Tsiroanomandidy, en 1965, le plus gros acheteur, en dehors de la SEVIMA, achetait 4 693 bêtes sur un total de 53 855 (27,5 % du trafic total pour le plus gros acheteur de Mandoto, contre 8,7 % pour son homologue de Tsiroanomandidy). La concurrence entre acheteurs risque d'autant moins de jouer que le petit groupe de Betafo forme un front assez uni. Or il achète, en 1966, 9 514 bêtes, l'unique acheteur d'Antsirabe en prenant 1 019 et le marchand d'Ambohimanambola 660.

Quoique, de tout temps, la prééminence des marchands de Betafo ait existé, elle semble se renforcer ces dernières années : on ne voit plus au marché de Mandoto les marchands de Belazao et Manandona (2), l'activité du marchand d'Antsirabe est sérieusement réduite par rapport aux années 1950. Parallèlement, un processus de concentration semble s'être opéré : les maquignons étaient 7 en 1953 comme aujourd'hui, pour des achats bien inférieurs, leur nombre est de 10 en 1955, 12 en 1956, 14 en 1962, 12 en 1963, 7 à partir de 1963 qui est pourtant une année d'exportations-record. Mais il importe de ne pas se laisser prendre aux apparences : il y a sur le marché bien plus de sept acheteurs réels, mais ils se groupent pour ne prendre qu'une seule patente; ainsi tel marchand de Betafo dont nous ne voyons plus le nom mentionné sur les passeports depuis 1962 est toujours actif à Mandoto, mais, pour réduire les frais, il a partagé avec trois camarades le paiement d'une patente qui est au nom d'un seul (3).

L'activité de ces acheteurs se déroule de manière régulière : pratiquement chaque semaine, ils prennent le taxi-brousse pour venir de Betafo; aucun n'a de voiture (à la différence des gros marchands de Tsiroanomandidy) et s'ils tranchent un peu sur

(1) Il est le seul à se rendre parfois dans l'Ouest pour acheter, le seul aussi à réexporter à partir de Betafo.

(2) Cantons voisins d'Antsirabe.

(3) Par contre, l'un des sept preneurs de passeports est collecteur pour le compte d'un marchand qui achète également en son nom à Mandoto.

les paysans par leur physique d'hommes mieux nourris, leur costume à mi-chemin de l'habillement européen, ils ne font guère tache. Arrivés le mardi soir, ils effectuent le mercredi leurs opérations, repartent en général le jeudi pour pouvoir être présents samedi au marché d'Antsirabe et lundi à celui de Betafo. Si l'on excepte le marchand d'Ambohimanambola qui se déplace davantage, tous ont un univers restreint aux 115 km de la route Antsirabe-Mandoto qu'ils parcourent avec une régularité de petits fonctionnaires (1). C'est autour d'eux essentiellement que tourne le marché hebdomadaire du mercredi que nous devons maintenant essayer de comprendre.

\*  
\*\*

### Le fonctionnement du marché

C'est en effet le mercredi qu'il faut être à Mandoto. Tandis que, la semaine durant, la petite ville semble endormie, avec sa longue rue trop vaste, son marché déserté sinon de quelques vendeuses de légumes et tenanciers de bazars peu fournis, ses magasins de tissus et articles divers où le client se fait attendre, le vaste magasin de ciment sous la varangue duquel le « karany » (2) désœuvré goûte les joies de la sieste, dès le mardi soir les taxi-brousse affluent; le lendemain matin, on monte les étalages, marchands de tissus, de vêtements neufs et de friperie, coiffeurs, couturières, bazars, artisans; vers 10 heures, à pied ou en taxi-brousse, le peuple paysan affine et envahit les rues : on flâne, on regarde, on tente de vendre un poulet pour acquérir quelques menus articles... Mais le vrai centre de l'activité économique est ailleurs : à l'écart de la grand'route, cent mètres au Sud, se tient le marché au bétail, terme exact quant au contenu économique, mais qui n'implique ici l'existence d'aucune infrastructure particulière; le marché n'est qu'un espace d'herbe pelée où l'on attend les bœufs, promontoire au-dessus des vallées encaissées qui cernent Mandoto, et d'où l'on voit au loin vers l'Ouest et le Sud. Le marché est un lieu de spectacle; les badauds y affluent et marchands de tranches d'ananas, de café et de limonade y pourchassent le client. Mais le spectacle est tardif et bref : peu avant midi arrivent les premières bêtes, que l'on

(1) En 45 semaines de 1966, le plus gros acheteur a expédié 44 troupeaux sur Betafo et Antsirabe; les autres patentés sont presque aussi réguliers dans leurs activités.

(2) Ou « Indien » : les « karany » sont en fait le plus souvent pakistanais de la secte Ismaélienne; ici comme dans l'Ouest, ils effectuent une large part du commerce de demi-gros et de détail.

voit venir de loin, descendant des hauteurs de Viliabe, quittant la route pour traverser la rivière Mandoto et grimper à flanc de colline. Deux heures plus tard, le marché est pratiquement vide. Entre temps se sont déroulées des scènes rapides: le bétail, souvent classé par taille ou par qualité, en petits lots, est examiné par les maquignons et leurs aides; tout se passe vite et sans bruit, sans gestes presque, et les transactions sont presque impossibles à repérer. Les scènes les plus pittoresques ont en fait lieu après le marché : c'est la ruée des marchands vers le bureau du chef de canton où sont établis les passeports, les attroupements de bouviers et intermédiaires divers qui règlent leurs affaires, comptant et recomptant les billets, c'est le spectacle des conducteurs venus de l'Ouest qui font leurs emplettes au marché, s'offrent un solide repas dans une gargotte et éventuellement terminent la journée par quelque beuverie au débit de boissons.

A ne considérer que le marché qui se tient à Mandoto, sans doute ne comprendrait-on rien aux opérations qui s'y déroulent. Tout, ou presque, y est déterminé d'avance, et Mandoto n'est en fait qu'un centre d'enregistrement où les affaires déjà préparées sont définitivement conclues et reçoivent l'estampille officielle. Le mercredi même, si les bêtes arrivent si tard à Mandoto, c'est qu'un premier marché, qui n'a pas d'existence légale, se tient six kilomètres à l'ouest, en bordure de la route nationale, à proximité de Viliabe. Ce marché préalable a pour cadre une vaste prairie dominée à l'Est par des dômes granitiques, limitée au Nord par la route, au Sud par de profondes vallées; peu de public, hors les passants qui gagnent Mandoto : les personnes présentes sont intéressées d'une manière ou d'une autre au trafic, conducteurs de troupeaux de l'Ouest, gardiens en quête d'un emploi, acheteurs enfin, qu'il s'agisse des patentés, ou, plus fréquemment, des intermédiaires qui travaillent pour eux; par groupes, assis dans l'herbe, des Antandroy observent, soit qu'ils cherchent à opérer des achats pour leur compte, soit que simplement ils se renseignent ou viennent des villages voisins jouir du spectacle; la seule activité annexe est exercée par deux ou trois marchandes de café et de « mofo gasy » (1). Point de grands rassemblements de bêtes sur un foirail : elles restent généralement en retrait à quelque distance du lieu où se tient le public; par moments, certains se lèvent et vont les examiner, reviennent peu après et se rasseoient; de temps à autre, une transaction semble opérée, certaines bêtes sont sélectionnées, parfois même marquées, mais elles ne sont pas encore

(1) Beignets à base de riz ou de maïs.

menées par les acheteurs. Vers dix heures, le rassemblement se disperse, et, qui à pied, qui en taxi-brousse, chacun gagne Mandoto, laissant les bouviers conduire plus lentement les bêtes à destination.

La simple description nous donne seulement quelques pistes d'analyse : il apparaît que le marché résulte de transactions successives, comme le montre l'existence d'un marché préalable, dont la localisation souligne la prépondérance de l'Ouest et du Sud dans l'approvisionnement de Mandoto.

En fait, plusieurs jours à l'avance, les troupeaux sont repérés sur la route de Miandrivazo à Mandoto, qu'ils suivent d'assez près, et des courtiers vont à leur rencontre : on observe les bêtes, on se renseigne sur les prix proposés. Ces rencontres entre bouviers et courtiers sont suffisamment régulières pour que certains n'hésitent pas à parler de véritables marchés : ainsi de premières tractations ont lieu à Anjoma-Ramartina le dimanche, à Ambatotsipihina le lundi, à Ambary le mardi, enfin, et de manière plus décisive, comme nous l'avons vu, le mercredi aux portes de Mandoto. De quoi s'agit-il en réalité ? On a souvent tendance à imaginer que les bêtes changent de mains de multiples fois entre le premier vendeur et le consommateur ; la même opinion a été exprimée à propos du trafic des bœufs entre Tsiroanomandidy et Tananarive (1). Ceci, en fait, nous semble abusif. Il ne s'agit pas de véritables ventes, mais de tractations répétées, qui correspondent à la fois à une tendance malgache aux opérations progressives, et à des nécessités techniques. C'est ici qu'interviennent ces personnages souvent cités, mais toujours très mystérieux que sont les « mpiherakely » ou « mpanaoharakely » (2). Incontestablement, le mpanaoharakely est un intermédiaire qui établit le lien entre vendeur et acheteur, qui le plus souvent ne se rencontrent même pas, et perçoit une

(1) « On nous a assuré qu'entre Tsiroanomandidy et Mahasolo, distants de 56 kilomètres, les troupeaux changent parfois plus de cinq fois de mains. Les « mpivarikely » (sic) court-circuitent les convois et, comme leur nom l'indique, embobelinent les clients ». (S.C.E.T. : « La viande de bœuf à Madagascar », 1961, I, p. 54.)

(2) Le mystère, ici encore, s'étend au sens du terme et, d'abord, à son orthographe : faut-il dire « mpihirakely » (cf. Lacrouts, *op. cit.*), ce qui pourrait se traduire par « qui chante une chansonnette », donc qui roule le client, mais cette traduction nous semble proche du gallicisme. Nous avons personnellement entendu « mpiherakely », ce qui, dans le langage courant, n'a pas de sens, à moins qu'on ne puisse rattacher le mot à l'expression « miera kely » qui signifie « demander la permission » ; mais la langue du marché aux bœufs a son vocabulaire propre, comme pour dérouter l'indiscret.

commission, ou un bénéfice (1). Mais lorsqu'on cherche à entrer dans plus de détails, les divergences d'opinion se font jour, à la fois par manque d'informations, et parce que d'un marché à l'autre la fonction de mpanaoherakely peut légèrement différer. De plus, elle n'est plus exactement aujourd'hui ce qu'elle était autrefois : ainsi, à Tsiroanomandidy, il y a une vingtaine d'années, les mpiherakely jouaient en quelque sorte le rôle d'agents d'affaires pour une clientèle bien déterminée. De riches propriétaires de l'Ouest leur envoyaient des bêtes pour qu'ils les négocient sur le marché, et recevaient ensuite le fruit de la vente; lors même que le propriétaire accompagnait ses bêtes, ignorant leur valeur réelle il faisait confiance au courtier qui les évaluait et leur cherchait des clients. Aujourd'hui les mpiherakely de Tsiroanomandidy, qui sont presque tous des gens des Hauts Plateaux fixés depuis longtemps dans la région, ont une fonction légèrement différente, moins évidente, puisque les bêtes arrivent au marché menées par des négociants; leur utilité vient de leur parfaite technique d'appréciation du bétail : à deux ou trois kilogs près, ils évaluent le poids d'une bête et son rendement en viande, ils jugent de sa résistance aux trajets, ils savent reconnaître son origine; car il y a de véritables « crus » de bovins : la viande d'Antsalova, par exemple, est tout spécialement appréciée, de même celle des bœufs de Berevo, engraisés avec des troncs de bananiers hachés, des fanes de haricots, des tiges de maïs; l'origine des bœufs a également de l'importance lorsqu'on veut les élever : ainsi les bêtes de la zone côtière s'habituent difficilement aux pâturages du Moyen-Ouest et en général les bêtes de l'Ouest souffrent facilement du froid, si bien que les paysans préfèrent acheter des bêtes venues du Bongo Lava. A l'examen des troupeaux, le mpanaoherakely sélectionne un certain nombre d'animaux dont il juge qu'ils conviendront mieux à tel ou tel client, et, discrètement, commence un marchandage qui peut durer des heures. Ayant convenu d'un prix, et versé une petite somme, le « vodiondry » ou « fahambarotra » (2), de faible importance (3), il tente ensuite d'aller vendre

(1) « Sur la route, l'éleveur est souvent sollicité par des courtiers, coxeurs, « chante-petit », mpanaoherakely qui essaient de l'influencer, lui proposant de se charger de ses intérêts moyennant redevance ». (LACROUX, *op. cit.*)

(2) « Vodiondry », littéralement, la partie arrière du mouton, donnée par l'époux à ses futurs beaux-parents le jour du mariage; a pris le sens de gage ou acompte. Ce terme est employé à Tsiroanomandidy. « Fahambarotra » : « cadeau garantissant la transaction ». Terme employé à Mandoto.

(3) La somme équivaut généralement à la fraction du prix de vente qui le rend supérieur à un compte rond : par exemple 200 francs pour un prix de 10 200 francs. L'accord est conclu devant témoins, « mpitsaravarotra », « qui certifient une vente juste ».

les bêtes au marchand; s'il a accepté un prix trop haut, et doit revendre moins cher, au moins en principe il supporte la perte; en fait, bien souvent dans ce cas, un accommodement est trouvé, mais les gains des intermédiaires semblent somme toute modestes, et ils sont considérés comme des techniciens pratiquement indispensables au bon déroulement des transactions.

Tout autre est le son de cloche à Mandoto: alors qu'à Tsiroanomandidy, le mpiherakely a pratiquement pignon sur rue, c'est ici un personnage décrié, quoique important: jamais un paysan n'avouera se livrer à cette activité, ni ne livrera un renseignement précis sur sa nature. Le mpanaoherakely est accusé de faire monter les prix, en favorisant l'existence d'une cascade d'intermédiaires sur le marché, de ne pas payer comptant le vendeur alors que lui-même reçoit le plus souvent sur le champ l'argent du marchand de bestiaux. Personne n'a, devant nous, mis l'accent sur leurs capacités techniques: ce sont des spéculateurs. Sans doute y a-t-il là pour une part une rancune bien explicable de la part de paysans qui ne peuvent accéder directement au dialogue avec les acheteurs, d'autant qu'à Mandoto nombre de mpiherakely sont des Antandroy, qui ont avec les « ambanian-dro » (1) des rapports tendus; peut-être aussi faut-il considérer que le marché de Mandoto est relativement récent, et que beaucoup de mpiherakely ne sont pas réellement des experts, mais seulement d'habiles marchands. Quoi qu'il en soit, leurs profits, s'ils sont appréciables, ne semblent pas effarants (ils gagneraient à peu près 500 francs par bête); d'autre part on peut penser que si, depuis des années, les mêmes marchands de bœufs de Betafo, achetant aux mêmes Antandroy venus de l'Ouest, continuent de passer par ces intermédiaires, c'est qu'ils y trouvent quelque avantage. Dans l'état actuel des techniques d'achat, il serait sans doute impossible à un marchand, voire à plusieurs associés, dans le temps limité que dure le marché, de faire seul un choix de bêtes dans l'ensemble hétéroclite qui est présenté; c'est grâce aux mpanaoherakely, dont l'activité s'exerce tout particulièrement au marché préalable de Viliabe, qu'en l'espace de trois heures toutes les opérations commerciales sont achevées sur la place de Mandoto, et que le reste du temps est consacré aux opérations, finalement plus longues, d'enregistrement administratif. Poser le problème des mpanaoherakely serait en fait poser le problème de l'organisation d'ensemble du marché.

\*  
\*\*

(1) Littéralement: « sous le soleil »: désigne les originaires des Hauts Plateaux.

### De Mandoto à Antsirabe. Les problèmes de la revente

Tandis que le marchand patenté va faire queue aux bureaux du canton pour obtenir délivrance d'un passeport, les bouviers qu'il a engagés pour le voyage ont mené les bêtes, marquées à la peinture au signe du marchand, à la sortie est de la ville, où l'on attend les papiers; parfois, si les formalités sont trop longues, on partira sans eux, quitte à les recevoir le lendemain en cours de route. Deux bouviers suffisent en général à conduire les troupeaux de 50 à 60 bêtes qui cheminent vers Betafo. Le chemin est sûr et il n'y a pas d'obstacles sérieux; d'autre part, les bêtes se sont quelque peu disciplinées au cours de leur trajet jusqu'à Mandoto. Les bouviers, engagés au voyage, reçoivent normalement 50 francs par bête pour un trajet qui dure rituellement quatre jours. En effet, sur cet itinéraire très fréquenté, suivant de près la route, les étapes sont pratiquement toujours les mêmes : le premier soir on s'arrête à Ampotaka (10 km de Mandoto), le deuxième dans les faubourgs d'Ankazomiriotra (29 kilomètres plus loin), le troisième à Mahateloana (après 22 kilomètres), puis une étape de 27 kilomètres mène, le samedi soir, à Anjazafotsy, sept kilomètres avant Betafo. Dès lors, les bêtes peuvent se reposer, avant d'être présentées le lundi au marché de la sous-préfecture. Le trajet est donc raisonnable et suffisamment lent (1); la seule difficulté est, en cours de route, d'éviter que les animaux n'endommagent les cultures; des accords ont été passés avec les fokon'olona (2) des villages-étapes, et il ne semble pas que les passages de bêtes causent des conflits.

Quelle peut être la marge bénéficiaire du marchand qui pratique le commerce entre Mandoto et Antsirabe ? A Mandoto même, l'échelle des prix est délicate à fixer. L'accord se fait assez facilement sur le prix des jeunes bêtes : un taurillon vaut assez régulièrement 4 500 francs; ceci ressort aussi bien des réponses à nos questions que de l'examen des cahiers de vente. Le prix d'une vache est à peu près équivalent, en moyenne, mais sensiblement plus variable, selon qu'il s'agit d'une bête jeune ou à réformer. Par contre, pour les mâles adultes, les variations sont énormes : un très bon bœuf de boucherie se vend plus de 20 000 francs à Mandoto; une bête maigre et difficile à engraisser peut ne pas dépasser 3 500 francs. En fait, un bon bœuf de trait

(1) Il n'en va pas toujours de même à Tsiroanomandidy où il arrive que des marchands pressés fassent accomplir en cinq jours seulement les 240 km de route jusqu'à Tananarive.

(2) Assemblée groupant les habitants du village.

vaut à l'heure actuelle sur la place environ 16 000 francs; il semble que les bêtes livrées à la boucherie soient souvent de valeur inférieure, située entre 10 et 15 000 francs, qui peuvent être revendues à Antsirabe 3 000 francs plus cher. Aux dires des marchands, les variations saisonnières des prix sont sensibles, mais nous n'avons pas eu le moyen de le vérifier : selon eux, les prix les plus élevés seraient en mars et juin, correspondant d'une part en mars aux faibles arrivées, d'autre part en juin au fait que les bêtes sont de meilleure qualité à la fin de la saison des pluies; le minimum est atteint en juillet-août où les bêtes sont maigres, puis une remontée se produit en fin d'année. Grosso modo, les variations de prix seraient plus fonction de l'état des bêtes que de l'offre et de la demande, car les marchands habitués, qui ont des bêtes en réserve, peuvent reporter leurs achats à semaine ou quinzaine; il en va autrement dans certaines occasions, comme la foire annuelle où viennent, exceptionnellement, des marchands d'autres régions : dans ce cas, le manque de bêtes à acheter provoque la hausse.

Le commerce entre Mandoto et Antsirabe semble au total d'un bon rapport : tous frais payés, un bœuf rapporterait au marchand entre 1 500 et 2 500 francs (1), soit pour une association de marchands vendant 1 000 bœufs dans l'année, en moyenne 2 000 000 de francs de bénéfice net. C'est que l'itinéraire présente un intérêt tout particulier; on achète aux prix relativement bas du Moyen-Ouest pour revendre, 100 kilomètres plus loin, à des prix voisins de ceux de Tananarive, dans une ville où l'on est sans doute un peu moins exigeant sur la qualité. Si elle ouvre de moins vastes perspectives, la position de Mandoto est, en définitive, plus favorable que celle de Tsiroanomandidy, qui se trouve par la route à 245 kilomètres de la capitale.

Il faut, toutefois, tenir compte du fait que la vente n'est pas toujours des plus faciles. On est d'abord plutôt surpris de la masse considérable de bovins destinés à la région d'Antsirabe et on imaginerait volontiers que la ville est un point de redistribution vers d'autres régions, en particulier la côte Est. Or, cette

(1) Soit beaucoup plus que la somme indiquée par Lacrouts (*op. cit.*) qui donne un gain moyen par tête de 250 francs. Le chiffre de 1 500 francs est peu suspect d'exagération, nous ayant été donné par un marchand. En fait, il faut reconnaître que cette évaluation ne tient pas compte des charges financières liées au crédit prolongé, aux nécessités de stockage, ni des risques de non-recouvrement des créances.

fonction ne semble pas importante à l'heure actuelle (1). Nous connaissons mieux le trafic de Betafo, qui a un petit rôle de transit à destination de régions voisines, spécialement la riche plaine de la Bemaha sur la Mania au Sud, la région de Manandona et, au Nord, Andramasina (2). L'essentiel des bêtes venant de Mandoto reste en définitive à Antsirabe, Betafo, ou dans les cantons voisins. Dans cet effectif, deux parts doivent être faites. Il y a tout d'abord les bœufs qui représentent plus de la moitié de l'effectif (62,4 % en 1966, soit 7 416 bêtes jusqu'en minovembre) : ceux-ci sont essentiellement destinés à la consommation de viande de la région. Sans doute peut-on trouver ces chiffres élevés, mais il faut considérer l'importance des abatages : en 1966 7 314 bêtes ont été tuées à l'abattoir d'Antsirabe, 1 057 abatages contrôlés ont été recensés à Betafo-ville la même année. Certes, ces chiffres ne doivent pas être appliqués à la seule population des deux villes, car beaucoup de paysans viennent y acheter de la viande les jours de marché ; toutefois, la consommation de viande de la région est plus considérable : Anjazafotsy, à 7 kilomètres seulement de Betafo, a trois bouchers et, en moyenne, deux bêtes y sont abattues chaque semaine (3). Les autres bêtes, vaches, taurillons ou génisses, sont destinées surtout à être vendues aux paysans d'une région déficitaire en bétail : il semble que leur écoulement ne soit pas des plus faciles. On est frappé par l'évolution très régulière de la composition des troupeaux à destination de la région d'Antsirabe : d'année en année la part des bœufs adultes augmente au détriment des autres catégories de bovins (48 % de mâles adultes en 1956, 62,4 % en 1966, voir figure 5). Sans doute ne faut-il pas se hâter de conclure sur cette évolution : il est certain que dans les années 50 l'effectif de jeunes expédié sur Antsirabe était gonflé du fait que les marchands de la région pratiquaient encore un

(1) Si l'on en croyait les passeports, elle serait pratiquement nulle : 699 bêtes sont déclarées à la sortie en 1966 pour Antsirabe-ville et Antsirabe-banlieue, uniquement pour Tananarive. En fait, les statistiques des chemins de fer ouvrent d'autres perspectives : en 1966, 3 865 bêtes ont quitté la ville par le rail, dont 2 907 pour Tamatave et 733 pour Tananarive. Il s'agit surtout de bœufs de boucherie. Sur ce nombre, une petite part est constituée par des bêtes acheminées par des Antandroy de Mandoto, d'autres sont en transit, venant d'Ambositra, mais bon nombre, appartenant à des marchands d'Antsirabe, ont dû être achetées. Si nous croyons à la valeur des passeports délivrés en brousse, nous sommes très sceptiques sur les documents établis en ville.

(2) En 1965, 1 291 sorties, dont 427 pour la Bemaha, 344 pour Tananarive, 254 pour Antsirabe, 102 pour Andramasina. Les courants sont occasionnels et peu constants.

(3) M. BIED-CHARRETON : « Etude de l'équilibre population-ressources dans une région densément peuplée de Madagascar : le canton de Betafo et le village d'Anjazafotsy », ORSTOM, Tananarive, 1967.

certain commerce en direction de la côte orientale qui achète surtout de jeunes bêtes; mais en 1962 cette activité avait déjà pratiquement disparu, et cependant les expéditions de jeunes sur Antsirabe continuent de diminuer (1). Il est à craindre que ce mouvement d'ensemble corresponde à une baisse des disponibilités paysannes convertibles en bétail jeune, tandis que par ailleurs la consommation urbaine de viande augmente de manière sensible par rapport aux ressources de l'ensemble de la région. Mais de plus amples études sont nécessaires avant de pouvoir porter un jugement sur un phénomène qui semble *a priori* inquiétant.

Qu'il s'agisse de vente pour la boucherie ou de vente aux paysans, le marchand de Betafo doit prévoir des délais appréciables entre l'achat et la vente : une part des bêtes seulement, une minorité souvent, est vendue sur le champ le lundi à Betafo; il faut ensuite attendre le marché de « Sabotsy » (samedi) à Antsirabe et parfois ramener plusieurs marchés de suite les bêtes. Entre temps, il faut les faire garder et les nourrir : les marchands ont à cet égard la chance de disposer encore de pâturages assez étendus sur les volcans des environs de Betafo; tel marchand de nos connaissances fait pâturer son troupeau sur les pentes de l'Iavoko, immédiatement à l'Est de Betafo; d'autres vont plus loin vers le Nord, et il n'est pas rare de découvrir, au fond d'un cratère, un troupeau d'une centaine de têtes qui trouve là un pâturage acceptable en attendant l'occasion d'une vente. Lorsque celle-ci est réalisée, le marchand n'est pas souvent payé comptant; il lui faudra parfois attendre plusieurs mois, quand il ne risque pas de voir le boucher acheteur disparaître subitement sans avoir réglé sa dette. Ces risques ne sont pas négligeables, et l'immobilisation de l'argent est appréciable, surtout quand on considère par ailleurs le haut niveau des taux d'intérêt. De toute manière, pour éviter de trop grands risques, il est nécessaire que les marchands connaissent au mieux leur clientèle et la région dans laquelle ils exercent leur activité; d'où le caractère assez étriqué de leur rayon de vente : on pourrait peut-être tirer quelques bénéfices supplémentaires de la vente vers Ambatolampy ou Ambositra, mais les risques en seraient trop grands. Cette attitude explique le caractère assez routinier des activités des marchands de Betafo, explique aussi la méfiance vis-à-vis des étrangers qui pourraient s'immiscer sur le marché,

(1) Il s'agit même d'une diminution en chiffres absolus, sauf pour les vaches : 2 694 taurillons et 581 génisses en 1962, 2191 et 256 en 1965. Nous n'utilisons pas l'année 1966, incomplète : par extrapolation, on obtiendrait 2 263 taurillons et 482 génisses.

soit à Mandoto pour faire monter les prix, soit à Antsirabe pour tenter de capter une clientèle malgré tout limitée; comme les marchands de bœufs forment dans la région un groupe restreint et assez uni, influent aussi, on comprend que celui-ci prenne assez facilement l'allure d'une mafia, parfois vigoureusement critiquée.

\*

\*\*

### Un trafic original : les expéditions des Antandroy vers l'Est

A tous égards, le courant commercial, d'importance secondaire, qui mène le bétail en direction de la côte Est, s'oppose au trafic en direction de Betafo et d'Antsirabe. Celui-ci est un mouvement constant dans l'année, réalisé par des marchands originaires des Hauts Plateaux, et où dominant les expéditions de mâles adultes destinés à la boucherie; au contraire, l'activité commerciale à destination de l'Est est saisonnière, effectuée par des Antandroy installés récemment à Mandoto et intéressée surtout les femelles, et généralement les bêtes jeunes, demandées sans cesse par les habitants de la côte. Les documents nous permettent de voir naître ce courant de trafic vers l'Est : en 1953, le trafic direct est presque nul; dès 1955, par contre, 447 bêtes sont acheminées directement de Mandoto; mais en 1956, sans doute à cause de restrictions sanitaires (obligation de faire vacciner les bêtes avant de gagner la côte), les troupeaux destinés en réalité à la côte Est sont inscrits sur des passeports à destination d'Antsirabe (1). En 1962, le trafic n'est pas plus important qu'en 1956, mais il est regrettable que nous ne disposions pas de renseignements sur les années intermédiaires qui furent, pour les régions orientales, des périodes de relative prospérité. Les documents administratifs des dernières années nous montrent un trafic modeste, généralement voisin du millier d'unités, à l'exception de l'année 1965 où il atteint le record de 2 028 bêtes.

Ce trafic original est aujourd'hui totalement aux mains du groupe Antandroy de Mandoto, pour lequel il constitue un prolongement géographique de l'activité commerciale entre la côte Ouest et Mandoto. Mais s'agit-il d'un prolongement économique logique ? Il faudrait pour cela que, d'une part, ce soient les bêtes achetées dans l'Ouest qui soient vendues dans l'Est; il

(1) La composition des troupeaux, qui est originale, et les noms des propriétaires nous permettent de savoir avec une certitude presque absolue la destination réelle des troupeaux : en 1956, 728 bêtes destinées en fait à la côte ont des passeports pour Antsirabe et s'ajoutent aux 120 bêtes parties avec un passeport direct.

faudrait, d'autre part, que la période d'activité commerciale vers l'Est se situe à une époque de morte-saison pour le trafic entre l'Ouest et le Moyen-Ouest. Curieusement, en fait, l'activité saisonnière des Antandroy en direction de l'Est se place aux mois de mars à juin, c'est-à-dire à un moment où, en théorie, le commerce dans l'Ouest devient facile, et où l'on trouve dans ces zones de belles bêtes à acheter. Par contre, il n'est pas économiquement normal de conduire à cette époque les bêtes vers l'Est, car elles arrivent à un moment où les paysans betsimisaraka ne disposent pas encore des ressources liées à la vente du café (1); pourtant dans une période de quatre mois, entre mars et juin, sont parties en 1966 1 028 bêtes sur 1 083; en 1965, 1 773 bêtes sur un total de 2 028 sont parties entre avril et juillet. Comment peut s'expliquer le caractère saisonnier de ce mouvement, qui semble mal lié et aux besoins de la zone consommatrice orientale, et aux campagnes d'achat dans la zone productrice occidentale? Pour les adversaires du commerce antandroy, et ils sont nombreux, il s'agit essentiellement d'une opération spéculative: les marchands antandroy ont intérêt à aller vendre en avril-mai sur la côte Est, car à cette époque les paysans, sans argent, achètent à crédit, et les marchands peuvent ainsi exiger des intérêts énormes, atteignant 100 % sur trois mois. Comme, de surcroît, l'activité des Antandroy se place au moment où l'administration tente de faire rentrer les impôts, on conçoit l'opposition officielle à cette pratique de vente, dite « volambita »: l'an dernier, des opérations importantes furent menées par la gendarmerie contre les Antandroy dans les régions de Mananjary et Nosy Varika, au Sud de la zone où commercent les Antandroy de Mandoto.

Mais ces visées spéculatrices, qui sans doute ne sont absentes des esprits retors de nos Antandroy, ne sauraient à elles seules expliquer le fait: pour le comprendre, il faut aussi faire intervenir les conditions d'exercice de ce commerce. Les bêtes qui sont vendues sur la côte Est ne sont pas, dans leur grande majorité sinon dans leur totalité, celles que les Antandroy sont allées, la même année, acheter dans l'Ouest. En étudiant la partie des cahiers d'enregistrement des ventes dont nous avons pu disposer, nous relevons l'achat par les Antandroy de 1 111 bêtes entre mars et décembre 1966, c'est-à-dire un nombre supérieur à ce que, la même année, ils ont envoyé vers l'Est. Certes, une fraction non négligeable de ces animaux est ensuite revendue aux marchands de Betafo, ou expédiée dans d'autres

(1) La commercialisation du café commence dans l'Est en juillet.

directions, mais une part prépondérante est allée vers l'Est en 1967. En effet, les Antandroy jugent justement qu'il n'est pas bon d'imposer aux bêtes un trajet aussi long, et la traversée de zones climatiques aussi variées la même année. Aussi préfèrent-ils constituer spécialement des troupeaux destinés à l'Est et qu'ils mettent à l'engrais pendant deux à quatre mois aux environs de Mandoto; les achats sont donc effectués surtout à partir de novembre-décembre, jusqu'à février, pour des expéditions à la fin de la saison des pluies. La date d'achat, elle-même, est bien choisie: c'est l'époque où les paysans, ayant souvent épuisé leurs réserves de riz, manquent de numéraire et vendent à bas prix, au moment même où les pâturages peuvent à nouveau nourrir convenablement les bêtes. Toutefois, ce n'est pas sans mal que les Antandroy, qui sont parmi les rares à pratiquer aujourd'hui une sorte de dabok'andro sur prairie, trouvent l'espace qui leur est nécessaire pour cette activité; certes, ils semblent mener une politique territoriale, en s'installant de préférence à l'ouest-sud-ouest de Mandoto, où petit à petit ils tendent à conquérir les villages; mais cet espace où ils dominent numériquement, ils n'en sont pas réellement maîtres: lorsqu'un Merina quitte le village occupé par les Antandroy, il n'abandonne pas pour autant rizières et champs, si bien que l'espace à pâturer est assez mesuré. D'où la nécessité d'aller chercher plus loin, un peu à l'écart, soit au Sud, aux franges du territoire bara, soit au Nord-Ouest, aux confins des pâturages merina. Cette embouche de courte durée liée au commerce explique, au moins autant que le désir d'augmenter les bénéfices par l'intérêt, les départs prématurés en direction de l'Est: les troupeaux antandroy doivent se mettre en marche dès que les pluies commencent à faiblir, l'herbe à jaunir, d'autant qu'ils ne disposent pas près de leurs villages de pâturages de bas-fonds en raison de l'extension des rizières. On remarquera d'ailleurs, qu'en 1965, année de pluies normales, les Antandroy partent seulement au mois d'avril, tandis qu'en 1966, où il n'est tombé que 880 mm d'eau à Mandoto, les bêtes sont expédiées dès le mois de mars.

La composition des troupeaux destinés à l'Est est foncièrement différente de celle des troupeaux pour Antsirabe, ainsi qu'il apparaît sur le graphique triangulaire de la figure 6. Les femelles dominent et, parmi elles, tout particulièrement les génisses qui, à elles seules, représentent plus de 39 % de l'effectif (contre 3,5 % pour Antsirabe); pour Mahanoro, par exemple, les femelles (vaches, génisses et velles) font 48,3 % du total, les jeunes (taurillons, génisses, veaux et velles) 56,2 %, alors qu'il

n'y a que 14,6 % de mâles adultes. Ceci n'est pas propre aux expéditions de Mandoto; sur le même graphique, nous avons porté les compositions des troupeaux partant de Tsiroanomandidy et allant vers les mêmes régions : les caractères originaux en sont encore plus accusés. Brickaville, où les bêtes sont souvent revendues pour le marché de consommation de Tamatave, représente un cas particulier, pour les expéditions de Mandoto, avec plus de 50 % de bœufs, mais pour les autres directions les troupeaux comprennent toujours plus de 40 % de femelles et moins de 30 % de mâles adultes. La demande de jeunes bêtes et particulièrement de génisses semble donc bien être une caractéristique de la zone comprise entre Brickaville au Nord et Mahanoro au Sud, dans laquelle s'exerce, concurremment à celle des maquignons betsileo d'Imady (Est d'Ambositra), qui achètent à Tsiroanomandidy, l'activité des Antandroy de Mandoto (1).

Ici encore, c'est en effet sur un espace assez délimité que s'exerce leur commerce : en définitive, la quasi-totalité de l'activité commerciale antandroy se déroule dans une bande d'une centaine de kilomètres de large située aux environs du vingtième parallèle. Il est assez vain de vouloir ici définir avec précision les lieux de destination des bêtes : les passeports sont toujours établis pour plusieurs villes, et l'on vend en fait où l'on peut, au « porte à porte ». Il ne semble pas que, à la différence de ce qui se passe à l'Ouest, chaque village antandroy ait ses secteurs de prédilection, mais, à un niveau inférieur, chaque « patron » avec ses accolytes travaille de préférence dans tel ou tel canton déterminé, ce qui s'explique particulièrement par les problèmes que pose le recouvrement des créances. L'importance des troupeaux est extrêmement variable suivant la richesse des patrons et le nombre de leurs adjoints; à importance égale, certains troupeaux sont pratiquement formés par un seul gros marchand, d'autres résultent de l'association d'une dizaine d'Antandroy moins aisés; certains n'amènent en troupe qu'une dizaine de bêtes, d'autres plus de 50. Il semble, toutefois, que les troupeaux soient nettement moins importants qu'il y a cinq ou six ans : les Antandroy s'en plaignent, estimant qu'il faudrait, pour que le voyage soit intéressant, conduire au moins cent bêtes, mais leur activité est limitée non point tant par leurs disponibilités en numéraire (les 1 111 bêtes dont nous connais-

(1) Une étude détaillée montrerait sans doute que toutes les régions de la côte Est n'ont pas les mêmes exigences : ainsi, d'après les passeports de la province de Majunga, la zone Maroantsetra-Fénériverne semble surtout demander des veaux.

sons le prix représentent pourtant déjà une immobilisation de plus de 5 800 000 francs pour parfois plus de six mois) que par les ressources de leur clientèle.

Traditionnellement, le trajet vers la côte Est s'effectue à pied, à travers la forêt : pour Marolambo et Mahanoro, on passe par Soanindrariny, la vallée de la Sahatrendrika (affluent du Mangoro) jusqu'à Antanjobolamena, puis on quitte la vallée pour atteindre Ambohimilanja et Marolambo, par où passent même, plutôt que de suivre le Mangoro, les troupeaux dont la destination est Mahanoro. Le trajet jusqu'à la côte dure un mois environ en raison des difficultés du parcours; pour le même motif, le salaire des bouviers est élevé : 5 000 francs pour un voyage (il est vrai que beaucoup de bouviers ne sont pas payés puisqu'ils sont en même temps propriétaires), et même 10 000 francs lorsque, non content de conduire les bêtes, le bouvier salarié aide aussi à la vente. Pour Vatoman-dry, plus au Nord, où quelques-uns parviennent par Mahanoro, l'itinéraire traditionnel par Anosibe est aujourd'hui concurrencé par la voie ferrée. L'enquête directe auprès des marchands donnerait à croire que tous emploient ce moyen de transport prestigieux et qui « fait riche » : la réalité semble différente. En 1966, 187 bêtes de Mandoto seulement ont pris le train à Antsirabe, par wagons de 30 à 33 bêtes accompagnées par un bouvier; il en est aussi, il est vrai, qui s'embarquent à Tananarive seulement. Les autres gardiens gagnent en taxi-brousse le point de débarquement qui est, le plus souvent, sauf pour les bêtes à destination de Brickaville, la gare de Fanovana; de là, en quinze jours, on atteint la région de Vatoman-dry par Ambalabe.

Outre le trajet, les difficultés de la vente expliquent la longueur des séjours à l'Est. Il faut faire crédit, puis essayer de rentrer dans ses fonds au moment de la vente du café. En fait, très souvent, une part des Antandroy confie ses intérêts à des parents ou des amis et rentre à Mandoto; parfois, pour accélérer les remboursements, on retourne dans l'Est vers le mois d'octobre, en amenant parfois à nouveau quelques bêtes. Il n'est pas rare que l'argent ne soit pas récupéré avant l'année suivante, et l'on entend même certains dire qu'ils sont parfois obligés de ramener à Mandoto des parents de leurs débiteurs qui travaillent pour eux jusqu'au remboursement de la dette. Une vente aussi difficile, et qui semble chaque année le devenir davantage, ne peut être justifiée que par des gains considérables: ne serait-il pas préférable, autrement, de se cantonner dans le rôle d'intermédiaire entre l'Ouest et les Plateaux, infiniment plus sûr ? Mais, assurément, nous ne possédons sur ce chapitre délicat que des rensei-

gnements très vagues : il semble en fait qu'un taurillon de 4 500 francs puisse être revendu le double sur la côte; les bœufs permettent de moins gros bénéfices que les vaches et les élèves, mais le bénéfice brut devrait être généralement de l'ordre de 75 % de la valeur de la bête à Mandoto, sans parler du bénéfice qu'on peut tirer des intérêts usuraires, à supposer qu'on puisse se faire payer; mais ce risque même donne à l'opération un caractère de loterie qui n'est pas pour déplaire aux Antandroy. Ce parfum d'aventure expliquera sans doute le maintien, même dans une phase économique difficile, de l'activité marchande vers l'Est : on dira qu'il n'est pas plus aisé de convoier des bêtes de l'Ouest; sans doute, mais c'est moins original pour un homme du Sud, et les marchands de Mandoto, si attirés qu'ils soient par le gain, manifestent sans doute là un goût de l'aventure exotique qui n'est pas sans charme.

\*  
\*\*

#### **Le développement possible d'un commerce vers Tananarive et les perspectives d'avenir**

Toutefois, même si, contre vents et marées économiques, les Antandroy poursuivent leurs randonnées orientales, ils doivent, aujourd'hui, envisager de nouvelles activités, et une certaine reconversion s'opère : renonçant à investir la forteresse des marchands de Betafo, ils paraissent vouloir la tourner et orienter leur activité vers d'autres secteurs des Hauts Plateaux, Tsiroanomandidy (où nombre d'entre eux ont d'ailleurs résidé quelque temps) et la région tananarivienne. Ces directions commerciales sont nouvelles : Tananarive n'a reçu, du moins directement, que 57 bovins de Mandoto en 1963 et les expéditions furent nulles en 1964 pour s'élever à 1 140 têtes en 1965 et 761 jusqu'à la mi-novembre 1966. Pour Tsiroanomandidy, c'est en 1964 qu'apparaissent des exportations de 221 bêtes, passant à 389 en 1966. On voit que ces chiffres sont limités; ils sont toutefois significatifs. Le premier à tenter des expéditions régulières sur Tananarive est en fait un marchand des environs de Betafo qui, depuis de nombreuses années déjà, fait le commerce vers Antsirabe : pendant les mois de mai à septembre 1965, il expédie 700 bœufs sur la capitale; un marchand d'Ambohimasina (à l'ouest de Betafo) envoie aussi quelques troupeaux vers la fin de l'année. Mais, dès l'année suivante, les marchands de la région de Betafo renoncent à cette entreprise : selon eux, elle n'en vaut pas la peine; leurs frais de patente et leurs déplacements sont

accrus, les risques de perte d'argent sont plus grands sans que la différence de prix entre Antsirabe et Tananarive justifie l'opération; mieux vaut se cantonner à une activité bien assurée. Le relais est alors pris, à la fin de 1965, par un marchand d'Arivonimamo qui expédiera environ 250 bêtes, mais il semble avoir eu certaines difficultés à s'implanter sur le marché de Mandoto; force lui était, en fait, d'envoyer des prospecteurs loin vers l'Ouest pour intercepter des troupeaux et tenter de conclure des affaires avant l'arrivée au marché, mais il ne semble pas avoir eu grand succès. On constate, en fait, dans les deux cas, une certaine difficulté des marchands à s'établir dans un marché qui ne leur est pas familier, Tananarive ou Mandoto, à trouver des itinéraires adéquats pour les bêtes, à vendre à prix rémunérateur. Mieux placés semblent alors deux types de commerçants : d'une part les maquignons de la région de Soavinandriana, situés géographiquement entre les deux régions, qui depuis longtemps fréquentent épisodiquement le marché de Mandoto, et qui sont en contact avec les marchands qui commercent entre Tsiroanomandidy et Tananarive; d'autre part, une fois de plus, les Antandroy. Leur participation au commerce en direction de Tananarive est préparée par un déplacement géographique : deux ou trois d'entre eux s'établissent, au moins officiellement, dans la capitale, mais reviennent fréquemment à Mandoto où demeurent leurs parents; ceux-ci peuvent leur procurer des bœufs de l'Ouest à prix intéressant, et fréquemment les convoient, ou font le commerce à leur propre compte. Quatre marchands antandroy de Mandoto se sont ainsi livrés au commerce pour la région de Tananarive en 1966, sans pour autant abandonner leurs activités traditionnelles en direction de l'Ouest et de l'Est.

On sera plus sceptique quant aux possibilités actuelles de développement du commerce antandroy en direction de Tsiroanomandidy; certes, ils jouissent là d'appuis non négligeables, grâce à l'existence d'une forte communauté d'originaires du Sud qui tend à jouer un rôle de plus en plus important sur le marché. Mais il ne semble pas que les faibles différences de prix entre les deux centres (les bêtes sont tout au plus, à qualité égale, de 500 francs plus chères qu'à Mandoto) justifient un développement important de cette activité; le marché de Tsiroanomandidy peut, au mieux, être un débouché commode, car peu éloigné, pour un excédent de bêtes, si, certains mois, la demande des marchands de Betafo est trop faible.

Dans les deux cas, de toute manière, les Antandroy sont appelés à fournir à la vente des catégories de bovins très

différentes de celles qu'ils convoient vers l'Est. Les troupeaux à destination de Tsiroanomandidy et de la région tananarivienne sont presque exclusivement formés de bœufs adultes destinés à la boucherie (voir figure 6), et l'accroissement de l'activité dans cette direction obligera à des achats vers l'Ouest plus abondants, si à l'avenir, comme il est probable, la région de Mandoto n'est pas à même de fournir une quantité appréciable de bœufs de boucherie. Il ne semble pas que les Antandroy de Mandoto risquent d'être gênés par cette perspective. Il est assez vraisemblable donc que, dans les années à venir, leur activité se diversifiera plus encore et que, prenant les devants de leurs compatriotes de Tsiroanomandidy, ils réussiront à s'établir sérieusement sur le marché des Hauts Plateaux qui leur était jusqu'à présent fermé. On peut, à la limite, parler d'une expansion commerciale antandroy, dont les marchands merina et betsileo à Tsiroanomandidy comme à Mandoto, sont conscients, et dont ils se plaignent, accusant les Antandroy de pratiquer éventuellement le dumping pour s'assurer des marchés, de s'épauler mutuellement de manière excessive aux dépens des autres professionnels. Il est sûr que la cohésion du groupe, aux structures claniques encore très fermes, l'organisation commerciale de type patriarcal, l'honnêteté entre camarades renforcée par la crainte d'un brutal règlement de comptes, l'endurance et la hardiesse aussi, ainsi qu'une grande connaissance de l'art de mener les bœufs, donnent de sérieux atouts à ce groupe minoritaire mais entreprenant.

Si le développement, même faible encore, du commerce en direction de Tananarive et le dynamisme antandroy nous intéressent particulièrement ici, c'est qu'il convient aujourd'hui de s'interroger sur l'évolution possible d'un marché comme celui de Mandoto. Il a pu jusqu'à présent vivre heureux et caché, totalement ignoré, en pratique, des statistiques comme des enquêtes, cantonné dans ses débouchés à des régions étroitement délimitées, très différent en cela du grand marché de Tsiroanomandidy (voir figure 1); mais il peut, dans les années à venir, être autre chose que le marché du vingtième parallèle et ravitailler des régions nouvelles. En effet, si le marché de Tsiroanomandidy a pris ces dernières années l'importance qu'on lui connaît aujourd'hui, c'est en raison d'un détournement géographique somme toute assez peu logique : la fermeture de l'usine de Boanamary (près de Majunga) en 1955 a conduit les marchands à mener vers Tananarive via le Moyen-Ouest les bœufs qui primitivement gagnaient la capitale du Boina; si les projets de réanimation de l'usine de Boanamary aboutissent,

il est probable que le Nord-Ouest de Madagascar ne pourra plus comme précédemment assurer le ravitaillement de la capitale. Certes, on prévoit l'établissement de « ranches » dans la région de Tsiroanomandidy, mais pour eux-mêmes se posera le problème du ravitaillement en bêtes à emboucher. Dans ce cas, ou bien les marchands qui approvisionnent Tsiroanomandidy devront porter leurs efforts sur la zone actuellement prospectée par les collecteurs de Mandoto, ou bien ceux-ci parviendront à conserver leurs sources d'approvisionnement et seront appelés, directement ou indirectement, à se tourner davantage vers le marché tananarivien. En tout état de cause, il est sûr que, à l'heure actuelle, isolée des centres de forte consommation, capitale ou usines, la région de Miandrivazo, Belo et Morondava reste encore sous-exploitée et qu'elle offre de sérieuses possibilités au développement du commerce des bestiaux. Si, de surcroît, un certain effort est fait pour faciliter les communications dans des régions d'accès actuellement difficile (1), le rôle de Mandoto comme marché de transit peut encore s'accroître, mais peut-il s'accroître sans transformations ?

Pour satisfaire un marché plus large, Mandoto dispose certes d'un bon rayon d'approvisionnement, mais le volant de sécurité que lui procurent les apports de son canton sera d'année en année plus insuffisant. D'autre part, dans la perspective que nous envisageons, il faudra faire une part plus grande dans les exportations aux bœufs adultes de belle qualité, le tout venant étant beaucoup plus difficile à placer. Enfin, il faudrait que l'alimentation du marché soit sensiblement plus régulière.

Tout ceci supposerait donc une amélioration des conditions de collectage, actuellement difficiles et anarchiques, un effort technique pour l'amélioration de l'embouche soit dans l'Ouest, soit en Moyen-Ouest, ce qui ne se conçoit pas sans une politique de prix : le paysan qui se consacrerait à l'embouche, qui suppose en Moyen-Ouest culture et amélioration des pâturages, doit être assuré d'un juste prix. Jusqu'à présent, le seul effort de rationalisation a été, l'année dernière, la construction d'une bascule à Mandoto : achevée depuis six mois, elle n'a pas encore été utilisée, et il n'y a guère de chances qu'elle le soit dans l'état actuel du marché (2). L'utilisation de la bascule, à laquelle les marchands sont vigoureusement hostiles, réduirait pratiquement

(1) Quoique le commerce des bœufs soit assez peu lié aux voies de communication modernes, il n'y est toutefois pas insensible, en particulier pour le franchissement des fleuves.

(2) A Tsiroanomandidy même, seule la SEVIMA pèse ses bœufs.

à rien le rôle des mpiherakely, mais ceci ne veut pas dire qu'ils n'arriveraient pas d'une manière ou d'une autre à maintenir une position d'intermédiaires qu'on ne pourrait éliminer que par un groupement des bêtes pour la vente et une harmonisation des qualités. Sans doute est-il théoriquement possible d'obliger les marchands à réaliser la pesée, ce qui provoquerait une hausse des prix à Mandoto et réduirait les marges bénéficiaires des marchands; la chose nous semblerait raisonnable, d'après ce que nous connaissons de celles-ci, si nous ne savions par ailleurs que les bénéfices sont souvent absorbés par les charges financières et le non-recouvrement des créances. Une organisation du marché à l'achat peut donc être injuste si elle ne s'accompagne pas d'une régularisation des arrivages, évitant la nécessité du stockage et d'un assainissement du marché à la vente. Du producteur au consommateur, c'est tout un édifice qu'il faudrait donc rénover; le système actuel, bâti empiriquement, s'adapte assez bien aux conditions qui règnent présentement, et sans doute n'est-il pas globalement plus coûteux que d'autres; s'il doit évoluer pour favoriser la croissance et assurer une meilleure répartition des gains, ceci n'est concevable que par une action combinée aux divers stades de la production et du commerce.

Jean-Pierre RAISON,  
O.R.S.T.O.M. Tananarive, 21 juin 1967.

## SUMMARY

Combining oral enquiries with the analysis of administrative documents proper to Madagascar, the cattle passports (« passeports de bovidés »), the Author studies the cattle movements in a part of the Malagasy Middle-West, around the small town of Mandoto, west of Antsirabe, in a long empty region, now progressively occupied by peasant people, on the « frontier » between agricultural and pastoral regions.

Two main types of cattle migrations are to be distinguished. The first one is connected with movements of cattle breeders or peasants, but the only important movements of this kind are those of the Bara (from the South West of Madagascar), who progressively go on towards the North and North-West. Few immigrant peasants walk back home with cattle, and fewer every year seem those peasants who come to Mandoto for cattle buying.

The second type is connected with trade : nearly 16 000 beasts left Mandoto in 1966; so this town is a bigger market than Ambalavao and Ihosy, although these ones are better known, but is still far behind Tsiroanomandidy, which mainly feeds Antananarivo. Though Mandoto market is not a seasonal one, there are important periodical variations : trade is more active at the end of the rains and the beginning of the dry season (from april to june) as the cattle tracks are hardly practicable before, and food and water are scarce on the way later on.

The Malagasy Middle-West is still considered as a region where cattle of the Western countries is bought to be fed and then sold one or several years later. In fact, Mandoto region plays only a small part in the activity of the market, as there is less and less space for extensive feeding with grass. 14 000 beasts approximately come from the West, of which 2 000 are bought by Mandoto people, who sell 4 000 in counterpart. Mandoto is mainly a direct transit market.

78 % of the beasts walk to the region of Antsirabe, 70 miles eastwards, bought by 7 societies of merchants, originates of the neighbourhood of Betafo, near Antsirabe. Although they mainly sell to butchers who need beasts quite regulary, their trade is influenced by the seasonal variations of the market.

This more or less regular but still permanent trade, mainly concerned with adult males, is fully different from the eastwards movement realized by Antandroy traders of Mandoto, who lead cows and young beasts to the Eastern towns of Vatomandry and Mahanoro, from april to june. As this trade is more difficult every year, the Antandroy are now looking for new markets such as that of Antananarivo. The capital town could need more catile from Mandoto if the Majunga meat factory were set up again and the North Western region had to provide it with cattle instead of sending it to Antananarivo. But the development of this activity requires as a condition a reform of the trade uses which seems difficult.

11

# MOUVEMENTS ET COMMERCE DES BOVINS DANS LA RÉGION DE MANDOTO (Moyen-Ouest de Madagascar)

par

Jean-Pierre RAISON

---

18 SEP. 1975

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

no 7722 Geogr

Madagascar, revue de géographie, n°2, janv.-juin  
1968

166

B 7722 ex 1